

CANADIAN (ordre alphabétique)
Joules

AMÉRIQUE FRANÇAISE

1952

Directrice : ANDRÉE MAILLET-HOBDEN

COLLABORATEURS

Marcel Aymé	Georges Lavigneur
Jean Bruchési	Carmen Lavoie
Adrienne Choquette	Philéas Le Bel
Robert Choquette	Jacqueline Mabit
Lucien Collin	Jacques Madaule
Myriam Daigle	Adrienne Maillet
Annette Décarie	Andrée Maillet
Claude Delmas	André Mathieu
Jean Desgagnés	Guy Maufette
Alphonse Désilets	Thierry Maulnier
Angèle Dupuis	« Miss Tic »
Corinne Dupuis-Maillet	Marc Mont
Paul Dupuis	Lyse Nantais
Jean-Claude Eddé	Camille Pacreau
E. Fabre-Surveyer	Damase Potvin
Jacques Ferron	Jean-Jules Richard
Alain Grandbois	René Ristelhueber
Charles-E. Harpe	Hyacinthe-M. Robillard, o.p.
Agnès Harvey	Carmen Roy
François Hertel	Gabrielle Roy
L. Hamlyn Hobden	Roy Royal
Iacurto	Raymond Tanghe
Philippe La Ferrière	« Jos. Violon »
Rina Lasnier	Arthur Welton

LA JEUNE POÉSIE :

Laurent Boisvert	Philippe Mateau
Cécile Cloutier	Claude Mathieu
Sylvain Garneau	Gaston Miron
	Jean-Guy Pilon

Volume X

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Amérique Française

No 1, 1952

Page manquante

264
-162
FS

DON DE AMERIQUE FRANÇAISE

Andrée Maillet

REVUE BIMESTRIELLE

DIRECTRICE : ANDRÉE MAILLET — SECRÉTAIRE : COLETTE COURTOIS

VOLUME X — No 1 — JANVIER-FÉVRIER 1952

SOMMAIRE

Essai sur le Comique	L. Hamlyn Hobbs	M.A.D. Litt.	3
De deux choses l'une, conte drolatique		Centre de l'Académie Canadienne Française de la Littérature Française	13
« Clo », hors-texte	Corinne Dupuis	DES LETTRES	17
Martine, récit	Jacques Ferron	FRANÇAIS	21
Une nuit dans un cimetière, récit	Carmen Roy	FRANÇAIS	30
Un petit mousse	Guy Mauffette	FRANÇAIS	38
Nocturne IX, poème	Agnès Harvey	FRANÇAIS	39
Solitude, poème	Hyacinthe-Marie Robillard, O.P.		40
Vent d'En-Bas, Vent d'En-Haut	Camille Pacreau		42
Montréal retrouvé	René Ristelhueber		48
La Mise en Boîte : « Roy Royal » (Hors-texte)	Paul Dupuis		49
Le Folklore de mon pays	Carmen Roy		53
L'Enquête royale et les Lettres	Jean Bruchési	de la Société Royale	56
Prose de l'homme qui marchait	Claude Mathieu		64
Oh ! la neige ! (poème)	Lucien Colin		66
Pureté	Philippe Mateau		67
Revue et livres reçus	Andrée Maillet et Marc Mont		68

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous.

Les manuscrits non accompagnés d'enveloppes affranchies ne sont pas retournés.

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes publiés seront rémunérés.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de 1 an.

Ci-joint mandat-chèque de \$.....

Un an (6 numéros) : \$3.00

Nom

Adresse

A, le 19.....

Détacher le bulletin et l'adresser ainsi :

AMÉRIQUE FRANÇAISE

3535, avenue Lorne Montréal

CONCOURS LITTÉRAIRE

A cause de la pénurie de textes présentés, à date, à son concours de Contes Drolatiques, par nos auteurs canadiens, Amérique Française a décidé d'ouvrir ledit concours littéraire aux écrivains de France et de Belgique, et d'en prolonger la durée jusqu'au premier septembre 1952.

1er prix: \$300.00

2ème prix: \$150.00

Conditions :

Le conte doit être inédit.

Il ne doit être ni vulgaire, ni licencieux.

Il ne doit pas dépasser dix pages dactylographiées.

Amérique Française se réserve les droits exclusifs de publication d'un conte accepté, pour la durée d'un an, et s'engage à verser la somme de \$150.00 à son auteur, à la parution du texte.

L'anonymat des auteurs, préférant signer d'un pseudonyme, sera rigoureusement respecté. Il faudra cependant donner son vrai nom et son adresse complète à la directrice de la revue.

Seuls les manuscrits accompagnés d'enveloppes adressées et affranchies seront retournés à leurs auteurs.

Le concours littéraire d'Amérique Française sera jugé par un jury compétent dont la composition paraîtra en même temps que les noms des gagnants.

ESSAI SUR LE COMIQUE

par

L. HAMLYN HOBDEN, M.A., D. Litt.

*« Ceux qui cherchent des causes métaphysiques
au rire ne sont pas gais ». (Voltaire)*

« Nos ancêtres les Gaulois » ont laissé leur nom à une forme primitive et éternelle du rire. Leurs descendants ont gardé un tel penchant au comique que la littérature française dépasse sûrement toute autre par le nombre de ses rieurs.

Pourtant — est-ce la crainte d'une réputation de peuple frivole, parce que « tout finit par une chanson », est-ce un résultat de la discipline classique — tout en pratiquant le comique, les Français l'ont méconnu. Jusqu'à sa libération par les romantiques, jusqu'à son élévation aux rangs de la haute littérature, ce genre a longuement souffert d'un complexe d'infériorité.

Le vingtième siècle, plus fécond en philosophes, en psychologues et en psychanalistes qu'en auteurs gais, multiplie les recherches afin de définir les causes du rire. Hélas, plus on tente de l'analyser, plus il fuit. Chaque théoricien se voit obligé de créer des termes, d'inventer un vocabulaire nouveau, de classer, d'étiqueter, de défaire ce qu'a fait son prédécesseur.

Pourtant, un paradoxe se présente à quiconque parcourt ces ouvrages. Nos contemporains, si prodiges de théories, seraient bien gênés s'ils devaient les mettre en pratique, tandis que les maîtres du rire, qui ont enrichi de leurs écrits la littérature française, ont rarement cherché à définir leurs intentions.

1. *Dictionnaire philosophique*, article RIRE dans *Oeuvres complètes*, T. 20, p. 374.

Afin d'éclairer, sinon de résoudre ce grand problème, une méthode s'impose. En suivant l'évolution du rire à travers la littérature française, en comparant les réflexions de certains maîtres aux systèmes de quelques savants modernes, nous allons peut-être arriver à une définition plus juste du but et des formes du comique dans les Lettres.

Il nous semble évident que, de mémoire d'homme, l'esprit comique soit une caractéristique spécifiquement humaine : *homo animal ridens*. Au fur et à mesure de son développement intellectuel, l'humanité s'est éloignée du gros rire primitif pour mettre le comique au service de l'art. Cette évolution se produisit d'abord dans les civilisations antiques, d'où elle gagna nos pays plus rudes.

La comédie grecque, d'origine populaire, mettait en scène deux types de personnages principaux : *l'alazon*, un imposteur dont les prétentions étaient déjouées par l'homme simple et rusé : *l'eiron*. Le spectateur, sachant que le premier serait dépouillé de son faux orgueil, suivait le jeu des ambivalences avec un double intérêt. Simultanément, il regardait objectivement comme un être supérieur et il s'identifiait avec les acteurs. Ce dédoublement, fait de compréhension et de détachement, caractérise la littérature grecque. Que ce soit dans la comédie d'Aristophane, dans la tragédie d'Eschyle ou de Sophocle, — l'intérêt principal réside dans le jeu de l'ironie.

La crainte primitive de l'inconnu nous semble être à la source de l'ironie classique. Devant la jalousie des dieux, l'homme peut se révolter et choir, comme *l'alazon* ; il peut cacher son intelligence et son bonheur, comme *l'eiron*. A mesure que cette littérature prend forme, et que se développent d'un côté la tragédie et de l'autre la comédie, l'ironie devient tragique ou comique. Au fond subsiste déjà cette attitude détachée mais sympathique du spectateur. Homère avait observé que la vanité des désirs humains se trouve en cause autant que la jalousie

des dieux. Ainsi Achille périt de sa propre faiblesse. Aussi bien, cette façon de vouloir explorer le fond des choses est-elle un développement de l'ironie classique. Notons qu'il s'agit de la vanité des désirs et non pas de la vertu humaine. Celle-ci est mise en doute par le cynique, qui doit déclarer son parti pris, alors que l'ironique étale ses observations avec détachement. Si Platon n'a vu dans le comique qu'un sentiment de supériorité, il a laissé dans son portrait de Socrate la plus haute conception, l'essence même de l'ironie grecque. Quelle force dans la méthode du vieux sage qui démolit en les poussant à leur conclusion logique les arguments de ses adversaires ! Quelle profondeur dans cette vision de la double nature de l'être, intérieure et extérieure, où le bon sens tempère l'émotion et où la compréhension de la faiblesse humaine adoucit l'amertume de l'idéal manqué !

L'ironie, née de la sagesse philosophique et de l'observation pénétrante des hommes et des choses, est l'héritage de la Grèce. La satire est romaine, et fille de la désillusion cynique. Ainsi Lucrèce, tenant d'Epicure sa philosophie, croit que la mort marque la fin du corps et de l'âme. Pour lui, les dieux se moquent bien des mortels, et, à leur exemple, c'est des hauteurs de son intelligence qu'il regarde avec dédain la pauvre humanité. Dans le *Satyricon*, l'*arbiter elegantiarum* observe tranquillement la dépravation humaine ; impersonnel et désabusé, il nie non seulement la vertu mais son importance. La force de l'indignation chez Juvénal trahit un idéalisme, mais ses *Satires* démontrent peut-être une certaine complaisance à étaler les vices qu'elles flétrissent. En tout cas, l'ère touche à sa fin. Un monde nouveau prend son essor.

Pendant le Moyen-Age, la culture se réfugia au sein de l'Eglise, et la littérature laïque resta fort limitée. Les rares écrivains de l'époque étaient des religieux ou des clercs, qui semblent avoir partagé le goût de leurs contemporains pour la fran-

che gaieté, voire pour les gauloiseries. Il est intéressant de remarquer ici la co-existence du comique et de l'idéalisme dans cette littérature primitive. Le théâtre, né des mystères religieux, fut chassé de l'intérieur de la cathédrale à cause des plaisanteries déplacées que provoquaient certains personnages. Il garda cependant une trace de ses origines : soit dans l'action, comme dans les mystères, soit dans l'enseignement, comme dans les moralités. Un même dédoublement se découvre dans la tradition orale. La noblesse se distraitait des histoires et des chansons débitées par les troubadours et les conteurs errants ; comparons l'idéalisme du premier *Roman de la Rose* avec le réalisme de sa suite. Le bon peuple sur la place se gaussait du boniment des charlatans, et sympathisait avec le roublard victorieux des farces et des soties ; il aimait pourtant le mélange des genres, comme dans les *Jeux*. Clercs et laïcs, nobles et manants, ces Français médiévaux partageaient le même goût du merveilleux et du risible.

Pour bien définir le comique du Moyen-Age, faisons appel à l'autorité incontestable de Bédier, au sujet de ces *Fabliaux* qui avaient un même succès auprès de toutes les classes : « le « rire des fabliaux est-il satirique ? Non, si l'on donne à ce « mot sa pleine signification, qui oppose satire et moquerie. La « satire suppose la haine, la colère. Elle implique la vision d'un « état de choses plus parfait, qu'on regrette ou qu'on rêve, et « qu'on appelle. Un conte est satirique... si le poète entrevoit, « par-delà les personnages qu'il anime un instant, un vice géné-
 « ral qu'il veut frapper, une cause à défendre... Nos diseurs de
 V « fabliaux ne s'élèvent point jusqu'à la satire ; ils s'arrêtent à
 « mi-route, contents d'être des maîtres caricaturistes. Ils jettent
 « sur le monde un coup d'œil ironique... et passent... Ils ne s'in-
 « dignent, ni s'irritent, ils s'amuse ».²

2. J. Bédier. Cité dans Perier, *Fabliaux et Contes choisis du Moyen-Age*, p. 80.

L'esprit de la Renaissance est un nouveau réveil de l'esprit comique. La révélation de la littérature antique apporte en France, — où ils s'ajoutent au rire indigène — l'ironie et la satire. Toutefois ces deux racines, transplantées d'une conception païenne en une philosophie chrétienne, donneront de nouvelles pousses qui fleuriront en humour.

Qu'est-ce donc que l'humour ? Estelrich, dans sa préface à *Don Quichotte*, suggère une formule : « il fallut quinze siècles de christianisme, et, en dernier lieu, sa crise interne humanistique, qui ramène à la lumière des catégories antiques, pour que la décantation de celles-ci dans le fin tamis du christianisme, produisît en même temps qu'une épopée avec déroute et une tragédie avec salut, un comique avec pitié, une ironie avec bonté, une satire avec pardon qui ne sont autres que l'humour ».³

La synthèse spirituelle chrétienne enseigne à l'individu l'humilité devant l'infini, et donne à l'homme le sentiment de son incorporation dans la totalité de la vie humaine : donc sympathie et tolérance envers le prochain. La sagesse des Anciens enseigne la modération et indique la voie vers une plus large connaissance de l'homme. Ces deux influences, métaphysique et humaniste, donnent de la profondeur au comique qui évolue depuis le rire médiéval.

Au début du XVI^e siècle, un des premiers humoristes du renouveau littéraire est aussi un des plus grands penseurs de l'époque. Erasme, dont l'ample compréhension est tempérée de prudence, évite les deux extrêmes et taquine impartialement l'Eglise et Luther. Dans son introduction à *l'Eloge de la Folie*, il défend son badinage sérieux : ... « Mais, pour répondre à ceux qui pourront m'accuser d'avoir été satirique, je soutiens qu'il a toujours été permis aux gens de lettres de plaisanter

3. Estelrich, préface à Cervantes, *Don Quichotte*, pp. XII-XIII.

« sur la vie humaine, pourvu que cette plaisanterie ne dégéné-
 « rât point en rage et en fureur... Celui qui n'épargne aucune
 « condition humaine fait bien voir que c'est aux vices, et non
 « aux hommes, qu'il en veut ». ⁴ Plus loin, on trouve une note
 « typique sur l'importance du rire : « Les orateurs... n'ont-ils
 « pas écrit des traités très longs et très sérieux sur l'art de plai-
 « santer ? ... Démosthène, le prince des orateurs, a écrit sur le
 « rire un chapitre plus long que l'Illiade ». ⁵

Nom qui claironne encore la gaieté franche résultant de la joie de vivre, de l'universalité et de la soif du savoir, Rabelais est le portrait même de son époque. On oublie que ses « grossièretés » ne choquaient point au XVI^e siècle. L'adjectif « rabelaisien » obscurcit le fait que, par l'énormité même de ses personnages grotesques et gigantesques, le curé de Meudon enseigne le bon sens et la modération aux mortels ordinaires. Cet homme, nourri simultanément aux mamelles de l'Église et de l'Antiquité, a renoncé à la théorie du rire pour la pratique. Pourtant, même dans les quelques phrases qui définissent son code esthétique, nous voyons la leçon qui doit se dégager de son œuvre.

« Mieux est de ris que de larmes escrire
 Pour ce que rire est le propre de l'homme.
 VIVEZ JOYEUX ». ⁶

Déjà, en trois vers aux lecteurs, Rabelais résoud à sa façon un des grands problèmes de son époque. Faut-il subordonner son existence à l'idée de faire son salut ? Ou l'homme doit-il jouir de son séjour sur la terre à l'instar de ce que prêchent les Anciens ? C'est la victoire du juste milieu, c'est la conclusion

4. Erasme, *l'Eloge de la Folie*, p. 35.

5. *Ibid.*, p. 127.

6. Moland, *François Rabelais, tout ce qui existe de ses œuvres*, p. 2.

que la gaieté et la jouissance des dons de Dieu ne Lui déplaisent pas. Il faut interpréter dans ce sens le prologue de l'auteur : ... « C'est pourquoy fault ouvrir le livre, et soigneusement
 « peser ce qui y est deduit... Et, posé le cas qu'au sens literal
 « vous trouvez matieres joyeuses et bien correspondantes au
 « nom, toutesfois pas demeurer là ne fault, comme au chant
 « des sirenes ; ains à plus hault sens interpreter ce que par
 « aventure cuidez dict en gaieté de cœur... sugcer la substan-
 « tifique mouelle ».⁷

Comme son aîné Erasme, Rabelais semble se défendre contre l'idée de faire du comique sans pitié et sans morale. N'est-ce pas pour cela qu'il a donné les définitions suivantes à la fin du quatrième livre : « *Sarcasme*, mocquerie poignante et amè-
 « re. *Satyricque mocquerie*, comme est des antiques satyrogra-
 « phes Lucillius, Horatius, Persius, Juvenalis. C'est une maniè-
 « re de mesdire d'un chascun à plaisir, et blasonner les vices,
 « ainsi qu'on faict es jeux de la Bazoche, par personnaiges de-
 « guisez en Satyres »⁸. L'auteur de *Gargantua* est universel parce qu'il dirige vers la faiblesse humaine, à travers l'idéal, un regard de tendresse chrétienne qui n'est autre chose que l'humour. Que l'on ne s'offusque pas de ces derniers mots, puisque des prédicateurs nombreux ont tour à tour affirmé que les saints tristes étaient souvent de tristes saints.

Le bon sens légendaire de Montaigne est également fondé sur une attitude humoristique envers la vie. Ne dit-il pas lui-même que rien n'est plus gai que la philosophie ? « La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante »⁹... « L'obstination et ardeur d'opinion est la plus seure
 « preuve de bestise : est-il rien certain, resolu, desdaigneux,
 « contemplatif, grave, serieux comme l'asne ? »¹⁰ Le sieur Mi-

7. *Ibid.*, p. 4.

8. *Ibid.*, p. 476.

9. Montaigne, *Essais*, Livre I, ch. XXV, p. 75 A.

10. *Ibid.*, Livre III, ch. VIII, p. 526 B.

chel est porté par sa nature vers les plaisanteries amicales, mais aussi trouve-t-il dans cette distraction une utilité : « En ceste gaillardise, nous pinceons par fois des chordes secrettes de nos « imperfections... et nous entradvertissons utilement de nos dé- « fauts »¹¹. S'inquiétant du mécanisme du rire, l'auteur des *Essais* a intitulé un de ses chapitres : *Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose*. Il y constate un des principes fondamentaux du comique : « chaque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres »¹².

Le premier que nous connaissions en France, à formuler une théorie conséquente du rire est Joubert qui, en 1579, publie son *Traité du ris*. A la suite de ses lectures d'Aristote et de Démocrite, cet érudit s'interroge sur la cause morale sous-jacente au phénomène physique. « Ce que nous voyons de laid, difforme, des-honneste, indessant, mal-seant, & peu convenable, excite an nous le ris, pourveu que nous n'an soyons meus à compassion »¹³. L'exemple proposé est des plus pittoresques : « Il est parelhemant des-honete de moutrer le cu : & quand « il n'y ha aucun dommage qui nous cotraigne à misericorde, « nous ne pouons ampecher le Ris »¹⁴. Quatre causes générales produisent le rire : a) quelque chose de soudain ou d'imprévu ; b) quelque chose d'inattendu mais voulu ; c) les châtimens légers d'une sottise ; d) les blagues ou les déceptions mineures dont les autres font les frais. Dans cette catégorie, il distingue d'après les sens, cinq variétés : déception du toucher (exemple : « si on prend merde pour miel »¹⁵, — du goût, de la vue, de l'odorat et de l'ouïe. Le premier livre se termine ainsi : «... Doncques le Ris et meu des fais ou dis, qui ont apparence

11. *Ibid.*, p. 526 B-527 A.

12. *Ibid.*, Livre I, ch. XXXVII, p. 119 B.

13. Joubert, *Traité du ris*, p. 16.

14. *Ibid.*, p. 17.

15. *Ibid.*, p. 24.

« de laideur, et ne sont pitoyables, sinon (peut être) de prime
 « face. Il faut qu'on y prenne garde, et qu'ils soient counus :
 « autrement les ridicules n'ont pas leur efficace : & ne peuvent
 « toucher à l'ame, s'ils ne penetrent au sens commun »¹⁶. Rete-
 nons les points suivants, que nous retrouverons plus tard : le
 rire naît d'une laideur physique ou morale qui n'excite pas la
 compassion. Les actes et propos ridicules doivent arriver à l'im-
 proviste, et ne doivent pas s'éloigner du possible.

Dans son deuxième livre, Joubert adopte envers le rire la
 même position métaphysique que Rabelais, Erasme et Montai-
 gne, et l'exprime plus clairement que ses grands prédécesseurs.
 « L'Ecolle des Philosophes affirme que le Ris et propre à l'hom-
 « me : c'est à dire, qu'il convient à tout homme, au seul hom-
 « me... outre l'homme, nul animal rit. Dieu luy ha ordonné le
 « Ris, pour recreacion parmy ses deportemens : afin de lacher
 « quelque fois comodement les reins de son esprit »¹⁷.

Joubert et Montaigne, bien qu'ils soient des contemporains
 de Ronsard, appartiennent à la génération des humoristes. La
 seconde moitié du XVI^e siècle, avec ses tentatives de codi-
 fication littéraire, tâche de régler même le rire. « La né-
 « cessité d'une littérature franchement comique s'est toujours
 « fait sentir trop fortement en France pour qu'on pût y renon-
 « cer, mais rien dans ce que préconisait Ronsard, comme Mal-
 « herbe ou Balzac, ne semblait conseiller ce renoncement. Les
 « auteurs comiques ne se sont pas contentés de faire rire par
 « leurs ouvrages ; ils ont prétendu justifier en théorie leurs pro-
 « ductions »¹⁸. A part quelques références au burlesque, forme
 « basse », la plupart de ces théories s'occupent du genre qui
 canaliserait pendant toute la période classique l'éternel rire fran-
 çais : la satire. S'inspirant des œuvres de l'Antiquité, les théo-

16. *Ibid.*, p. 134.

17. *Ibid.*, pp. 231-232.

18. Van Tieghem, *Petite histoire des grandes doctrines littéraires en France*, p. 26.

riciens mettent à l'honneur cette forme qui permet une certaine liberté, tout en restant « noble ». Ainsi Du Bellay s'en sert, aussi bien que ceux qui sont réfractaires à la discipline énoncée par la Pléiade et par Malherbe : entre autres Racan, Saint-Amand, Scarron et Cyrano de Bergerac.

Un avis, dans la *Satyre Ménippée*, résume assez bien ce que représente cette forme du comique à la fin du XVI^e siècle : « tous ceux qui sont nourris aux lettres savent bien que le « mot de *satyre* ne signifie pas seulement un poème de médecine pour reprendre les vices publics ou particuliers de quel- « qu'un, comme celles de Lucilius, Horace, Juvenal et Per- « se, — mais aussi toute sorte d'écrits remplis de diverses cho- « ses... Ce n'est donc pas sans raison qu'on a intitulé ce petit « discours du nom de *Satyre*, encore qu'elle soit écrite en pro- « se, mais farcie et remplie d'ironies gaillardes, piquantes tou- « tefois et mordantes le fond de la conscience de ceux qui s'y « sentent attaqués, auxquels on dit leurs vérités ; mais, au con- « traire, faisant éclater de rire ceux qui ont l'âme innocente et « assurée de n'avoir point dévoyé du bon chemin »¹⁹.

Nous remarquons que déjà, quelques années seulement après son introduction en France, la satire s'est acclimatée. Au lieu de rester une simple forme poétique, elle s'est libérée de la discipline du vers. La satire sera dorénavant une attitude de critique gaie, se justifiant par une prétention à la moralité.

(à suivre)

19. Deuxième avis de l'imprimeur, *La Satyre Ménippée*, pp. 84-85.

DE DEUX CHOSES L'UNE

par

FRANÇOIS HERTEL

(Conte drolatique inscrit au concours littéraire)

— Cher Monsieur, disait la voyante, au bonhomme adipeux qui était affalé devant elle sur un fauteuil boiteux, je vois votre avenir, avec cette personne, particulièrement noir et j'ose à peine vous l'indiquer.

— Allez-y, madame. C'est pour tout savoir que je suis venu vous voir. Où serai-je à la même époque, l'an prochain, et que se passera-t-il entre cette dame dont vous avez en mains la photo et moi ?

— Vous serez, monsieur — je m'excuse de vous le dire — en caleçons dans la rue et la dame en question se gaussera de vous.

— Oh ! Que voyez-vous encore ?

Ici, Engelbert Poulincourt jeta un regard inquiet sur sa personne, mais constatant aussitôt qu'il n'était pas encore en caleçons, il supplia la voyante de poursuivre.

— Attendez ! Je me concentre.

— La voyante, une petite femme à lunettes, toute menue et plissée, âgée d'une soixantaine d'années, continuait de fixer la boule de verre dans la demi-obscurité. Elle semblait temporairement incapable de préciser ses visions. Profitons-en pour nous instruire sur le compte d'Engelbert Poulincourt.

Ce riche industriel lyonnais, un soyeux s'il vous plaît, avait perdu sa femme quelques mois auparavant. Il venait de s'enticher d'une blonde, au nez retroussé, qui lui jurait amour et fidélité, mais lui refusait tout ce qu'il attendait d'elle avant les épousailles. La môme avait vingt ans ; lui cinquante. Elle était jolie et sémillante ; il était plutôt laid et lourd. Evidemment, il ne s'en rendait pas compte. On en est encore à chercher un être humain qui s'avoue vraiment sa laideur, dans toute son étendue. « Je ne suis pas si mal vu de cet angle-ci », se dit-on ; et on s'arrange pour se montrer sous ses meilleurs angles. En tout cas, Engelbert Poulincourt, assez myope d'œil et d'esprit, adorait sa drôlesse et, au fond, s'il consultait Madame Séraphine, voyante de la rue de Londres, ce n'était que pour la forme. Il était bien décidé à épouser Louissette.

Il faut savoir que Louissette exerçait un métier un peu spécial ; elle était dompteuse dans un cirque, dompteuse de tigres, et aussi, à ses heures, charmeuse de serpents. Elle voulait bien se vouer corps et âme à Poulincourt, Engelbert, mais elle refusait de renoncer à ses tigres. Elle aimait ce métier à la folie, affirmait-elle. Evidemment, Burinchon, un ami de Poulincourt, auquel celui-ci s'était ouvert de ses projets matrimoniaux et qui avait pris des renseignements sur la pucelle Louissette Fauvel — elle se prétendait pucelle — soutenait que c'était moins au métier qu'au chef dompteur qu'elle ne voulait pas renoncer. D'ailleurs, Poulincourt ne voulait pas discuter ce point avec sa future. Il se faisait fort de lui faire quitter cette carrière peu compatible avec celle d'épouse d'un soyeux.

C'est d'ailleurs un peu pour toutes ces raisons : différence d'âge, de milieu, de goûts peut-être, que Poulincourt, grand sceptique devant le Seigneur, se trouvait, ce vingt-troisième jour de décembre, aux pieds d'une voyante extra-lucide.

Pour l'instant, il se voyait en caleçons dans la rue, un 23 décembre et il avait froid aux fesses.

Mais revenons à la voyante. Elle semble reprendre ses sens ou plutôt elle est en train de dépasser les cinq sens grossiers pour entrer à fond dans le champ du sixième.

— Voilà. Vous épouserez Mademoiselle Pierrette, Paulette, non ? Louise... Louise...

— Oui, Louise.

— Oïseon... Faisan... Fauve... Fauvel..

— Oui, Fauvel

— Louise Fauvel.

— Exactement. s'écrie Poulincourt, à la fois surpris, ému, inquiet. Cette bonne femme parle au diable, se dit-il.

— Vous épouserez donc Louise Fauvel, le 18 mars, à Paris où elle demeure... dans le IV^e arrondissement, si je ne m'abuse...

— Tonnerre d'un nom ! c'est ça. Continuez.

— Le 18 mars, vous l'épouserez. Vous partirez pour un voyage... en Europe ?... En Afrique...

— Bravo. En Afrique.

La vieille continue. Son regard perçant oscille de la boule lumineuse à la tête anxieuse de Poulincourt. Peu à peu toutefois, elle semble oublier ce dernier. Le fluide s'empare de toute sa personne. Sa frêle silhouette se redresse ; elle devient comme translucide en effet.

— En Afrique, vous allez voir des fauves. Cette demoiselle Fauvel semble aimer particulièrement les fauves. Elle ne serait pas dompteuse par hasard ?...

— Oui ! murmure Poulincourt, au comble de la surprise et de l'admiration. Il n'en croit plus ses oreilles. Il nage en plein

monde astral. Il devient un médium particulièrement malléable et perméable.

— En Afrique, vous ferez le Congo, le Sénégal, après le Maroc et l'Algérie, bien entendu. Tout se passera assez bien jusqu'au jour où vous irez à la chasse aux fauves. Ce jour-là, votre femme s'entichera d'un jeune tigre dont vous aurez tué la mère au cours d'une chasse. Elle l'adoptera et le ramènera avec elle.

— Bah, se dit Poulincourt. Tant que l'animal sera jeune, ça pourra aller. Autant avoir chez soi un tigre-enfant qu'un vieux caniche. D'ailleurs, j'adore les animaux.

— Je vois votre femme avec son tigre. Elle ne le quitte plus. Elle dort avec lui.

— Brrr... Poulincourt se voit soudain au lit avec le jeune animal et un brusque frisson lui parcourt le dos.

— Le tigre peu à peu occupe tout son temps. Attention ! Nous voici dans un grand appartement à Paris, vers la fin de décembre prochain, le 23 précisément. Une dame élégante et jeune se tient dans son boudoir avec un jeune tigre sur ses genoux. Le téléphone sonne. Vous apparaissez brusquement, en petite tenue. Le tigre prend peur et bondit sur vous. Vous ouvrez la première porte venue. Votre appartement est au rez-de-chaussée d'un hôtel particulier sur cour. Vous dégringolez les quelques marches de l'escalier. Vous traversez la cour, le tigre à vos trousses. Vous ouvrez la grille et ouf ! vous êtes sauvé ; le tigre est demeuré de l'autre côté ; mais vous êtes en caleçons dans la rue. Quant à votre femme, elle rit de toutes ses dents. C'est ridicule, c'est incroyable, mais voilà ce que je viens de voir.

Et la voyante ouvre tout grand la lumière ; la séance est terminée.

PORTRAIT



« Clo »

C.D.M.

— Bon. Tant mieux. Vous m'avez fait peur. Si ce n'est pas plus que ça, je puis y aller. J'épouse la petite. Je ferai enfermer le tigre — si tigre il y a — vers le début de décembre. Combien vous dois-je ?

— Deux mille francs, Monsieur. Toutefois, si vous voulez m'en croire, faites attention au 23 décembre 1951. J'ai la certitude que vous serez en caleçons dans la rue ce jour-là. Espérons que ce sera à la suite de la crainte du jeune tigre. Autrement, ça pourrait être grave. Il ne faut pas forcer trop le destin. L'avenir est plus traître que le passé. Celui-ci se corrige. On peut, par exemple, redevenir honnête, si on ne l'a pas toujours été. Il ne faut pas toucher à l'avenir. Il faut l'attendre tel qu'il est prévu.

— Bon. Bon. Merci Madame.

La vieille radote, se dit Poulincourt, complètement rassuré. En effet, n'est-ce pas le passé qui ne s'arrange pas et l'avenir que l'on fait ? « Je me suis fait moi-même. J'ai été un garçon d'avenir. C'est moi qui, dans le passé, ai construit mon avenir. Alors, cette bonne femme est assez forte sur les noms propres, sur les professions, d'accord. Elle n'entend rien à l'avenir. D'ailleurs qui s'entend à l'avenir ? Au fait, pourquoi suis-je venu la voir ? J'ai toujours réussi en affaires. Mon premier mariage a été un succès. Je ferai moi-même un *avenir* au second. »



Nous voici pourtant rendus au 23 décembre 1951, un an exactement après le jour où Poulincourt avait eu sa consultation. Poulincourt est un homme d'ordre. S'il avait omis de croire au fait grotesque prédit l'année précédente, il avait inscrit

dans son agenda, dès le début de janvier 1951, à la date du 23 décembre, les mots suivants : « Attention au tigre ».

Ce matin du 23 décembre, au moment où il s'éveillait, il passait en revue les événements de l'année qui venait de s'écouler : son mariage avec Louissette, le 18 mars exactement (elle voulait que ce fut en mars ; il s'était souvenu que la voyante lui avait dit le 18. Pourquoi pas ?) ; son voyage de noces en Algérie, avec une pointe poussée vers le Maroc et quelques jours, en effet, en Afrique noire. Pas la moindre chasse au tigre. Pas de tigre à l'horizon. Un jour, sa femme avait manifesté le désir d'une chasse au tigre ; mais il lui avait si gentiment représenté l'inopportunité de l'entreprise qu'elle n'avait pas insisté. Puis, brusquement, au retour du voyage de noces, à la suite d'une querelle avec le chef compteur peut-être, sûrement grâce aux douces pressions de Poulincourt, Louissette avait renoncé définitivement à sa carrière de dompteuse. Au demeurant, elle faisait une épouse très convenable. Elle ne se montrait exigeante sous aucun chapitre. Poulincourt la gâtait ; elle se laissait faire sans plus.

Chaque soir, à son retour du bureau, il la trouvait chez lui, vers les sept heures, souriante, heureuse. Elle lui contait ses courses quotidiennes : elle lui parlait des films qu'elle allait voir l'après-midi. Quand ils ne sortaient pas ensemble, elle demeurait sagement avec lui, à la maison. Il ne la questionnait jamais sur son passé ; elle n'en parlait pas. Elle ne s'ennuyait jamais, s'entendait à merveille à tenir une maison. Poulincourt avait acheté un joli petit hôtel particulier, dont il occupait avec sa femme le rez-de-chaussée. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il n'avait, au demeurant, jamais parlé à sa femme des événements prédits par la voyante ; il avait aussi négligé de dire à son ami Burinchon que sa femme n'était pas aussi neuve qu'il l'avait cru. Tout cela en somme n'avait plus aucune importance. Poulincourt était heureux.

Ce matin, il s'éveillait tout guilleret dans sa jolie chambre bleue ; sa femme occupait la pièce voisine, la chambre rose. Elle dormait assez tard le matin. Il ne la voyait guère que le soir à son retour.

Ça n'empêcherait pas Poulincourt d'être gâté dès son lever. Louissette avait tenu à ce que sa vieille femme de ménage à elle vint s'installer à la maison. La vieille Armande avait une tête de sorcière ; mais elle était propre et exacte. A huit heures précises, tous les matins, elle apportait à Monsieur son petit déjeuner au lit.

Elle n'allait pas tarder à venir ce matin. Au fait, elle était un tout petit peu en retard. Poulincourt se lève, ouvre la fenêtre. Il est en caleçons, mais la température est douce. Il regarde avec complaisance et application — il est très myope — les jolis platanes de son jardin et sourit à la pensée que ce jour-là, il devrait, selon la voyante, enfiler au triple galop cette allée admirable, un tigre à ses trousses.

Tout à coup, il entend un hurlement épouvantable et un animal bondit sur lui dans la pénombre. Il pousse un cri terrible et s'élançe au galop vers la porte, bouscule la pauvre Armande qui entre juste à ce moment avec le café au lait. Un nouveau tintamarre, de faïence cassée cette fois, s'ajoute au premier. Les hurlements continuent, la bête bondissante poursuit le malheureux Poulincourt, qui ouvre en hâte la porte de l'appartement, s'enfuit en hurlant à travers l'allée de platanes, arrache presque la grille en l'ouvrant et se retrouve, essoufflé et en caleçons, dans la rue.

Pour comble de dérision, qu'aperçoit-il, maintenant qu'il est en sûreté et qu'il se rend compte de ce qui lui arrive : Louissette, en long peignoir rose, qui se pâme de rire à la fenêtre.

Il rentre en hâte, et tout penaud, chez lui, accompagné d'un superbe caniche qui saute de joie dans le jardin.

Il est accueilli sur le pas de la porte par sa jeune femme, qui rit toujours aux éclats. Quand elle parvient à parler, elle lui dit :

— Que se passe-t-il ? Toi qui aimes tant les chiens. Voilà que tu en as peur maintenant ?

— Ma pauvre amie, je ne pourrai jamais t'expliquer ce qui m'arrive, ce serait trop compliqué : ce chien, je l'ai pris pour un tigre.

— Pour un tigre ! Tu sais bien que je ne me préoccupe plus de tigres. Cet animal, c'est ton cadeau de Noël. Nous l'avions caché dans la cuisine. Il vient d'échapper à la surveillance d'Armande. Je voulais te faire la surprise demain soir.



LA CORNEILLE HYPOPHAGE

*Quand circonflexe vol, la corneille hypophage,
À par delà l'azur, traçant un geste noir,
Sur un orme squelette, élu son haut perchoir,
Elle pleure en son cœur, l'impossible carnage.*

*Car, pour avoir jeûné ce trop long hivernage,
Osseuse après cent ans, voyant venir le soir
En ses pers encavés, elle se laisse choir.
Chute bleue au sol froid qui lui tord l'œsophage.*

*Là-bas, vernal flambeau, l'irradieux soleil,
Assigne triomphal le bouillonnant réveil
De la sève et du sang de l'homme et de la chose.*

*Et toi tu meurs, corneille, après tant de festins,
Mais quand ton corps pourri ne sera que crottin,
Femme tu renâtras par la métempsycose !*

R. M. et U. B.

MARTINE

par

JACQUES FERRON

— 1 —

Sa femme

Elle était laide sans conteste, voire sans indulgence. Néanmoins, sachant profiter de la nuit, elle enfantait à tous les ans. Son mari était mon père ; il ne se couchait jamais sans être saoul. Je le comprenais.

Elle eût préféré que je me nommasse Angèle ; mon père s'y opposant, lui mit, argument sans réplique, le poing sous le nez ; après quoi, fier de son autorité, il s'en fut boire. Sa femme n'avait qu'une robe trouée ; elle restait à la maison. Quand elle criait : « Martine ! » je baissais le nez, car il aurait fallu que je me nommasse Angèle ; j'avais tort et la raison est sans pitié : gare au balai qu'elle a en main !

— Ta femme m'a battue, me plaignais-je à mon père.

Il la battait à son tour ; on raisonnait ainsi. Était-ce probant ? Sur le moment, peut-être ; mais il fallait recommencer. D'un raisonnement à l'autre, je devins raisonnable et d'âge à décider ; je résolus de ne jamais me marier, le mariage me paraissant avoir un rôle dans la maternité.

— 2 —

La cornette

Je fréquentais un couvent ; j'avais une robe noire ; je portais le deuil de mon enfance. Des nonnes à cornette pointue,

qu'à l'abord je ne distinguai pas l'une de l'autre (il me fallut quelque temps pour que je descendisse à leur visage, mais je ne parvins jamais à leur sourire). des nonnes me disaient des choses graves. J'écoutais distraitemment, attentive à leur seule cornette, droite, blanche, impeccable, qui me donna l'idée de perfection et le désir de la porter. Tel et si grand ce désir, qu'ayant des poux à l'année, j'eusse fait le sacrifice de ne plus me gratter.

Le couvent était loin de la maison. Il me fallait sur le parcours entendre rigoler les garçons. Ils manifestaient pour mon sexe un tel mépris, qu'après l'avoir trouvé naturel, je le trouvai honteux. Et j'allais de la maison au couvent, du couvent à la maison, j'allais furtivement, orpheline de mon enfance, orpheline de moi-même.

— 3 —

La garçonne

Mon frère Ernest, le bancal, ayant daigné manifester contre moi sa valeur, le fit à contre-temps ; j'avais mal au ventre, chose assez naturelle qu'il ne soupçonnait pas. Je perdis patience et contre toute habitude le remis à sa place. Il fut étonné ; je l'étais davantage.

De ce jour, le chemin du couvent me parut moins long. Je rendais la rigolade aux garçons, le coup pour le coup. Ils cessèrent de me mépriser ; rien ne s'opposait à ce qu'ils m'estimasent. Sans trop savoir comment, je me trouvai, l'unique du mien, dans un clan de l'autre sexe. Ce fut aux filles de me mépriser. Elles se chuchotaient des bruits vagues à mon sujet.

Quoiqu'il n'en parût rien, les nonnes avaient des oreilles ; elles eurent vent de ces bruits. J'appris d'elles ce que je ne savais pas : que le diable me possédait. J'appris en même temps qu'elles priaient pour ma délivrance. J'en conçus quelque or-

gueil. Cet orgueil fut la cause que leurs prières furent vaines. Je continuai d'être garçonne.

— Fort bien, dirent-elles, vous le serez !

Elles me coupèrent les cheveux en séance publique. Elles croyaient m'humilier ; elles me délivrèrent de mes poux.

— 4 —

Les étoiles

J'allais sur les douze ans ; Jeannot avait cet âge. Blond, frêle et timide, il était quelque peu féminin ; brune et résolue, j'avais la part masculine. Ces tempéraments nous permirent des amours précoces. A la nuit tombante, nous nous glissions dans les entrées de cour.

Fondues les unes dans les autres, interminablement, les maisons divisent le quartier en deux zones distinctes. L'une est la rue, avec son éclairage, ses pavés unis et son tumulte. L'autre est informe et ténébreuse : ces cours où s'amoncellent chaudrons percés, immondices et décombres. C'était dans ces lieux de la deuxième zone que nous avions notre refuge.

Jeannot posait sa tête sur mon épaule ; j'appuyais la mienne au mur, et j'avais devant les yeux le ciel incorruptible que je ne me lassais pas de regarder. Nous n'entendions de la ville qu'une rumeur lointaine, et les rats étonnés hésitaient à l'approche de nos chairs vivantes. Quelle étrange chose que la nuit entre les maisons de deux rues parallèles ! De sentir Jeannot près de moi, de lui tenir la main, j'éprouvais une joie si pure qu'elle me venait sans doute des étoiles.

— 5 —

Le musée

Le creux de mon épaule perdit sa profondeur ; Jeannot

commença de craindre les rats ; ma protection ne lui suffisait plus. Nos amours sans refuge devinrent errantes. Nous allions par les rues à la recherche de je ne sais quoi, que mon ami à tout moment croyait avoir trouvé ; c'était dans une vitrine, une bague, une montre, une bagatelle dont la vue le ravissait.

Ce goût si délicat me transportait d'admiration ; je le partageais par connivence, trouvant beau ce qui lui semblait tel. Et nous sortions parfois du quartier, pour atteindre, après de longues marches, de la rue Sainte-Catherine les grands magasins, les bijouteries fameuses devant lesquelles nous perdions de longues heures.

Depuis, il m'est arrivé d'être liée à des artistes, qui, pour mon bien, me conduisaient dans les musées. Ils n'eurent jamais à se plaindre de moi. Au contraire, ils louaient ma patience et mon respect de l'Art.

— 6 —

La boîte rose

A l'école, il y avait une boîte de carton rose aux pieds du Sacré-Cœur. Les orteils de celui-ci étaient de la même couleur, sauf l'un d'eux, ayant été écrasé, qui était blanc. Par une petite fente, nous glissions des sous dans la boîte. Les nonnes nous encourageaient : c'était pour la Sainte-Enfance.

Au Canada, quelle chance ! Nous mangeons les cochons. En Chine, c'est différent : les cochons mangent les enfants, ceux du moins que les parents ne peuvent vendre au missionnaire ; si celui-ci n'a pas vingt-cinq sous à leur offrir, ils les jettent dans la porcherie. Et le pauvre missionnaire, qui a une longue barbe, pleure à grosses larmes de n'avoir pu les sauver.

J'avais acheté, compatissante, bon nombre de ces bébés chinois. Le Sacré-Cœur, sans prendre souci de son orteil écrasé

sé, me regardait avec tendresse. Ces bébés, ayant été baptisés de mon nom, étaient morts aussitôt. Outre mon ange et mon diable, des âmes ainsi voltigeaient autour de moi, qui ne me furent, cependant, d'aucun secours contre la tentation.

Un soir, mine de rien, je m'attardai à l'école. Les corridors devinrent déserts. Je mis alors la boîte rose dans mon sac, et, jetant un coup d'œil au Sacré-Cœur, je fus rassurée ; il me continuait sa tendresse. Je baisai son orteil écrasé et m'en fus tranquillement.

— 7 —

Le parfum

Jeannot aimait le luxe et la parure. Il était coquet sans le savoir. Issu comme moi du plus pauvre milieu, il révélait une distinction native. Ses mains avaient de la blancheur, les traits de son visage de la délicatesse. Il était en quelque sorte un prince égaré dans une ville sans palais, dans un quartier où l'avilissement n'a pas de trêve. Le meilleur en pareille occurrence devient le pire.

Jamais je ne fus aussi triste. Je n'avais de lui manifester mon sentiment d'autre moyen qu'être sa complice ; et je l'aïdais ainsi, afin de prolonger notre commerce, à s'éloigner de moi.

Un soir, il était parfumé. « Comme tu sens bon, Jeannot ! » Mon exclamation avait un accent de reproche, et, sans que je l'aie voulue, une trace de mépris persistait sur ma bouche. Il me sourit avec reconnaissance ; tant il était heureux du compliment qu'il me fit voir un minuscule flacon. L'ayant débouché, il le flaira avec délice. Il fallut que je me délecte à mon tour de cette forte odeur, que j'abhorrais, que j'abhorre toujours, d'où me vient peut-être ma répugnance des paradis artificiels.

— 8 —

Le désir

De tous les hommes, les artistes sont ceux que j'aime le plus souvent. Ils me trouvent toujours à l'abandon, avide de les servir. Chacun à sa manière interprète ma propension. Cette manière en général est une fatuité : les artistes me croient éprise de leur génie. Je ne le suis que de leurs artifices, cette toile, ce livre, ce théâtre, où l'objet demeure intègre, étrange en quelque sorte, où la beauté, prestige extraordinaire, n'est jamais désirable.

Jeannot, comme à l'accoutumée, devant une vitrine, eut mille raisons ingénues, la remarque de mille nuances pour préférer à un autre tel bijou. Il parvenait à une véritable éloquence pour me rallier à son goût ; son regard brillait d'un pur enthousiasme ; jamais il n'était aussi joli qu'alors.

Soudain, en parlant du bijou, une bague, il aperçut sa main au moment d'un geste ; il se tut, l'examina et reporta son regard dans la vitrine, où sur un fond de velours bleu la bague d'or se détachait. Surprise de son silence, je le considérais ; ses yeux devinrent ternes et je ne sais quelle laideur passa sur son visage, qui me fit voir son désir.

— 9 —

La bague de laiton

J'ouvris la boîte de carton rose et j'eus la valeur de trois bébés chinois, pour laquelle j'obtins une bague de laiton. Elle était quelque peu légère, mais de forme semblable à celle-là, que Jeannot avait désirée. J'espérais, la lui offrant, de purifier son visage et d'y voir reparaître cette flamme sans intérêt, cet enthousiasme qui me le rendait charmant.

Il ne fut pas au rendez-vous. Je ne le rencontrai que trois jours plus tard. Ses yeux étaient cernés et d'un regard sans sympathie.

— Où donc as-tu passé, mon Jeannot ? lui demandai-je. Il haussa les épaules ; je lui étais devenue importune. Il daigna cependant me montrer à son doigt l'objet de son désir : la bague d'or. Ses ongles étaient rougis.

Je n'en pus voir davantage. Je m'enfuis à toute jambe ; une peine affreuse me talonnait, à laquelle, l'ombre venue, dans cette cour mal odorante, habitée par les rats et témoin de mes amours passées, je m'abandonnai avec les larmes et les cris.

J'ai conservé la bague de laiton qu'il m'arrive encore de porter. Elle est légère, elle est précieuse ; parfois, je crois apercevoir sur son chaton sans pierre le reflet de trois âmes captives.

— 10 —

Le rat

La perte de Jeannot et le chagrin que j'en conçus m'apprirent les lois inexorables de la nature. Au milieu même de mes larmes, je m'endormis. Je fus éveillée par quelque chose de chaud et de doux sur mon ventre : c'était un jeune rat sensible à ma chaleur. Mon cœur ne fit qu'un tour et s'arrêta : peu s'en fallut que je ne crie. Puis, je me souvins de Jeannot, de ses ongles rouges, de sa bague d'or : comment avais-je pu, en pareil malheur, l'oublier et m'endormir ? Je compris alors que la vie est infidèle ; j'éprouvai de ma nature un si grand dégoût qu'il ne me resta que sympathie pour le rat. Je me retins de bouger.

Les étoiles s'étaient déplacées, mais leur éclat restait le même. Témoins impassibles de mes passions contraires, brillant à mes joies comme à mes larmes, ils éclairaient leur vanité. Je me sentis incomprise et perdue à jamais. Sans attachement.

dédaignée par le ciel, bafouée par moi-même, j'avais pour seule consolation de consoler un rat. Et je me rendormis.

Le lendemain matin, sur mon ventre, de ce rat nulle trace. Le soleil riait, j'avais faim. Peut-être avais-je rêvé ?

— 11 —

La bravoure

La boîte de carton rose avait de l'importance ; on fit grand état de sa disparition et plus grand état encore de l'auteur de celle-ci ; il fut accablé de tous les péchés d'Israël. On lui imputa même l'orteil blanc du Sacré-Cœur : « lequel, disait-on, il avait écrasé par malice sacrilège. »

Le désabusement me disposait aux aveux ; je n'en craignais pas les effets, dût-on me battre et me briser ; au contraire je n'imaginai pas de supplices assez cruels, car je souhaitais mourir. Ainsi étais-je brave. Et la bravoure étant noblesse, ainsi étais-je fière au point de ne savoir à qui me dénoncer. Les nonnes me parurent indignes, hormis une que j'ignorais et qui, hautaine et redoutable, était la supérieure du couvent. A sa porte ayant frappé, elle m'ouvrit et j'entrai dans une pièce encombrée de meubles et de livres. Sur un tabouret, il y avait un aquarium.

Ce lieu qui devait voir ma torture, était singulièrement calme. Une sorte d'apaisement se produisait dans mon cœur, et, perdant ma bravade, je demeurais simple et naturelle, étonnée toutefois que mon désir morbide m'eût portée à la hauteur d'un regard humain.

— 12 —

La praline

La nonne, sous son architecture pointue, avait un grand

visage austère sans rien de mou. Le nez pincé, la bouche sèche et la peau fort près de l'os, elle ne présentait de jeune et de vif que le regard. Celui-ci brilla d'une douce ironie à mon aveu. Puis, elle dit : « Martine, agenouille-toi. » J'obéis mal à son gré : elle me fit changer de position et je me trouvai devant l'aquarium. Ainsi son ironie ne cessant pas, elle se mit à lire sans plus s'occuper de moi. L'heure passa. Très droite sur mes genoux, je me raidissais contre la fatigue, les poissons rouges et les pleurs ; cette résistance devint ma seule pensée et je fus embarrassée quand, tout-à-coup laissant son livre, elle me demande quel serait mon châtiment ; je demeurai stupide, ne sachant que répondre. Alors elle s'approcha et me mit dans la bouche une praline.

Cette praline fondit lentement avec mon orgueil ; il n'en resta bientôt que l'amande avec ma détresse. Je sentis alors des larmes glisser sur ma joue. Je glissais moi-même vers ma confusion, n'étant plus qu'un poisson rouge sous le regard d'une grande dame.



RECTIFICATION — Le hors-texte en couleurs, reproduction d'une caricature de Robert La Palme, paru dans le numéro septembre-octobre d'Amérique Française 1951, a été tiré de « *La Palme, les 20 premières années du caricaturiste canadien.* »

UNE NUIT DANS UN CIMETIÈRE

par

CARMEN LAVOIE

La lune se leva. On distingua un vaste champ taché de noir et de blanc, puis une croix immense se précisa. Il était aisé de s'apercevoir qu'il s'agissait d'un cimetière, un de ces petits cimetières de ville, comme on en rencontre par centaines, avec des arbres longs, des pierres unies et des rameaux pendants. Le temps était si paisible qu'on pouvait entendre la nuit marcher sur la mousse. Une mouche à feu sauta dans l'ombre, se mit en devoir de grimper sur un vieux granit et d'aller déchiffrer le nom à moitié effacé. Elle ne dut pas y parvenir, parce qu'elle secoua son aile et souffla son flambeau. Cela fit briller, un instant, la petite goutte d'eau que la rosée avait versée dans l'urne d'une fleur. La tulipe se réveilla, le temps de se demander encore ce que les vivants pouvaient bien faire de leurs larmes et se rendormit. Soudain, un bruit étrange, comme celui d'une faux qu'on aiguise sur une pierre, se fit entendre, puis une voix grinçante monta d'un tertre :

— « Tu dors ? »

— « Non, mauvaise nuit. J'ai mal digéré la dernière salade de pissenlits. Si c'est une position, aussi, pour prendre un repas ! La chair ne tient plus à ce régime. Il faudra envoyer une requête au ministère de l'hygiène. Diable de salade ! Dire que son huile n'a même pas assoupi mes vieux os ! Et tu souffres aussi d'insomnie, à ce qu'il me semble ? »

— « J'ai du mal à retrouver le sommeil, depuis que les lambeaux de mes paupières me laissent. Il est vrai que les araignées peuvent me filer un rideau assez convenable pour mes

yeux, mais cela est bien loin de valoir la bonne chair naturelle. Et le peu de temps que je dors, j'ai des cauchemars effrayants, je rêve que je suis vivant et je m'éveille en sursaut, le crâne à l'autre extrémité du cercueil. Je dois passer le reste de la nuit à me disloquer pour pouvoir le renouer. Mais ces heures de sommeil sont rares. Ah ! que j'envie les bons pères qui dorment autour de nous comme des sabots ! »

— « Des sabots vides, s'entend ! »

— « J'ai beau envelopper dans la mousse, carpes et tibias, pour éviter le bruit, monter lire et relire sur mon épitaphe : Harry Spear, homme de bien, décédé, décédé, décédé, pour entraîner le sommeil, rien à faire. Ah ! tiens, lorsque je m'arrête sur les mots perfides : « Il repose en paix », j'ai envie de démolir d'un seul coup ce monument de malheur. »

— « Tu ferais sûrement mieux d'aller le transporter devant la porte de l'un des bons vivants de la ville. La marche calme les nerfs et l'inscription y serait plus à sa place. Les farceurs de vivants ! Ce sont eux qui reposent dans la mollesse des draps fins, à l'abri des morfondures et des pleurésies. Ecoute, je me demande bien pourquoi nous restons dans cette alcôve malsaine qui nous aigrit le caractère, quand il fait nuit et que nous pouvons quitter nos tombeaux. Je monte faire une petite promenade au clair de lune. »

Un crâne poli comme de l'ivoire de Guinée, parut et deux grands os s'accrochèrent à la grille. Les voix de crécelle respirèrent :

— « Eh bien ! tu ne viens pas ? »

— « Minute, minute, je replace cette articulation et j'y suis. »

Un second squelette se dressa, ramena autour de ses clavicles un pan misérable de linceul jaune, non sans en avoir, au préalable, secoué la poussière et rejoignit son compagnon.

— « Hein ! quelle nuit splendide ! » fit le premier qui avait déjà gagné l'allée des chrysanthèmes et qui remplissait voluptueusement de rayons, les trous de son cerveau, « a-t-on l'idée de se laisser pourrir sous terre, par un temps pareil ! ».

— « La nuit est magnifique, en effet. Mais attention, il faudra arranger nos tertres de telle façon que le fossoyeur ne s'aperçoive de rien demain. Il nous tape assez comme cela sur la tête. »

— « Comme si nous étions des boîtes à musiques !... Le croquant ! Il nous en fait voir de toutes les couleurs. As-tu remarqué sa veste à carreaux bleu, jaune, rouge, vert ? Une façon de narguer notre décoloration, mon cher ! Pauvres humains ! Ils resteront bien toujours les mêmes. Porteurs de besaces, besaciers ! Que je savoure ce trait du bon La Fontaine ! Il a sûrement eu la récompense qu'il mérite. Le cher vieux ! Je l'imagine sommeillant bien au chaud dans sa tombe, entouré de fourrures de lapins et de renards... Les bêtes qui sont d'un naturel meilleur que l'homme, n'ont certainement pas laissé leur ami dormir au froid. »

— « Ainsi, tu lis toujours le fabuliste ? C'est donc ça ce bruit de feuilles que j'entends de mon cercueil ? »

— « Oh ! je pourrais volontiers me passer du volume, mes cartes mortuaires ne portent pas, pour rien, « d'heureuse mémoire », mais c'est un plaisir que tu ne peux soupçonner, de feuilleter un livre qui nous a appartenu vivant, d'y retrouver la trace de ses sueurs, la marque de ses doigts de chair. Cela nous rappelle un tas de souvenirs. »

— « Si ce n'est pas une pitié de troubler ainsi, la paix des pauvres morts avec cette « heureuse mémoire » ! Je prise fort mal cette sentence. Je dois te dire que de mon vivant, j'avais une femme, oh ! mais, une femme ! sur le patron des autres,

d'ailleurs. La langue lui allait comme un claquet, du matin au soir et du soir au matin. Un tourbillon, un ouragan de paroles, à en rendre sourde une statue de pierre. Cela l'épuisa vite. Lorsqu'elle se sentit atteinte mortellement, elle fit mander un médecin, pour savoir combien de temps il lui restait exactement à parler, avant d'entrer dans le coma. Elle fut deux jours en agonie, mais sa langue ne le fut qu'une demi-minute. Ce fut le seul instant de silence qu'elle m'accorda durant toute sa vie. Puis, on entendit deux longs soupirs ; elle, parce qu'elle trépassait, et moi, à cause du soulagement que j'en éprouvais, et je m'écriai : « Enfin, je repose en paix ! »

Le défunt qui l'écoutait en faisant jouer ses phalanges, en signe de plaisir, s'arrêta brusquement à ce moment, ce qui eut pour effet de faire tomber en poussière, deux à trois osselets.

— « Ecoute ! » fit-il inquiet, « entends-tu ?... on dirait un bruit de souliers... Aïe ! mon pauvre tibia qui se déboîte encore ! Je te dis que j'entends des bruits de souliers ».

Un craquement vint confirmer ses craintes. Quelque chose de long et qui s'élargissait en cerceaux, oscillait entre les pierres. Cela hésita, se retourna, puis s'engagea dans l'allée des promeneurs.

— « Par saint Pierre ! Mais, c'est le cordonnier de la rue des cyprès ! » s'exclama ledit squelette Spear, en hâtant le pas. « Une vieille connaissance à moi. On nous enterra le même jour et comme il manquait quatre à cinq clous pour fermer mon cercueil, il me passa gracieusement quelques-uns des siens. Nous sommes très liés, depuis. C'est un original. Il n'a jamais voulu se séparer de ses savates qu'il doit remplir de terre, pour y faire tenir ses os. »

— « Les vers ont dû avoir de la peine à percer le vieux cuir de sa peau, s'il est si tenace. »

— « Tiens, il se dirige vers nous. Je vais prendre de ses nouvelles. Hé ! cela va bien, copain ? Les métatarses se conservent ? »

— « Assez bien, assez bien, merci, mais je ne puis dormir. Je me fais trop de soucis à cause de mon ancienne clientèle qui ne veut plus se chauffer. Ah ! saint Crépin ! Quelle misère ! C'est comme une alêne qui me perce au cœur, quand je rencontre tous ces os nus dans la boue, les soirs de novembre. »

— « Allons, allons, le père, un peu plus de logique. La vie est une comédie. Il est juste que nous nous chaussions pour la jouer. Et puis après, c'est la coulisse où l'on se met à l'aise. Sincèrement, je te conseille de te défaire de ces fausses semelles. Cela est gênant comme tout. Vivre la mort qui nous débarrasse de toutes ces choses ! Au revoir, l'ami, longue mort à tes vieux os ! »

Le spectre s'éloigna et l'on entendit grogner ses savates. Si ce n'était pas une honte aussi, pour des souliers, de servir de vase de terre à ces affreuses tiges sèches !

— « Le vieux déséquilibré ! Singer ainsi les vivants ! » marmotta le défunt qui était resté à l'écart, en haussant les clavicules de mépris.

— « Sa tombe est là-bas, derrière le saule qui penche sur la clôture. Il a comme voisin, un ancien commandant de frégate. On dit qu'il ne s'est jamais consolé de se voir ainsi en cale, et qu'il rumine des pensées noires, à la journée. Et, c'est Frank, un de ses amis, qui me l'a conté ; lorsque l'eau monte et fait flotter sa barque, sa tombe je veux dire, il reste là, immobile, des heures durant. Il ne fera pas vieux os, celui-là. Il doit sûrement en vouloir à la vigie pour n'avoir pu démasquer la mort. »

— « Un mort qui regrette la vie ? Curieux, très curieux ! »... fit le spectre en se grattant le maxillaire inférieur.

— « Il faut te dire qu'il vivait loin des vivants, en mer haute. »

— « Ah ! bon, cela me paraît plus compréhensible. Eh ! mais, regarde donc, là, près de la grille du père Tommy... ce quelque chose de blanchâtre... on dirait d'un vase brisé. »

— « Un crâne, mon cher, voilà comment nous serons dans cinq ou dix ans. Mais, il s'agit bien là, justement des débris du vieux Tommy l'ivrogne », s'exclama le spectre au bout d'une demi-minute, après avoir considéré attentivement la pièce qu'il venait de ramasser. « Hein !, ce qu'il en a vu couler des ruisseaux de vin, ce pont de vieilles dents ! L'incorrigible ! Il passait toute la dernière nuit d'octobre à guetter l'aube, les os rivés à la grille, car tu sais qu'on nous ouvre la barrière, au premier jour de novembre et qu'on nous donne la permission de parcourir la ville. Il montait alors droit au cabaret et revenait le soir, le crâne empli de vin jusqu'au bord. »

— « Hé ! les morts ont tout autant le droit de garder leurs défauts que les vivants ! »

— « Sans doute, sans doute, ce bien leur appartient en propre, mais les femmes ont de la peine à garder leur coquetterie. Ainsi, la belle Elvire a beau faire et refaire bouffer les plis de son linceul, tout le monde sait bien qu'elle perd sa ligne. C'est ainsi, mon cher, la race a perdu le secret d'embaumer et de conserver. »

— « Ce qui doit être particulièrement sensible aux femmes ; j'ai justement pour voisine, une de ces coquettes. Elle ne peut se garder de fleurs et se les met à mesure dans la touffe de cheveux qui lui reste. Je soupçonne la canaille de me voler mes roses. Il n'y a pas trois mois, toute une multitude de leurs racines s'agitait sur ma tête. Elles trouvaient volontiers ce qu'il leur fallait d'eau, dans le trou de mes orbites. Juge comme ces fleurs étaient bel et bien ma propriété, puisque je les nourris-

sais moi-même. Et voilà que je n'ai plus que de misérables brins de foin. Ah ! lorsque le premier avocat descendra s'établir par ici, celle-là !...

— « Voyons, camarade, plus d'optimisme ! Tu sais bien qu'un squelette rit toujours et que les pensées doivent correspondre à la physionomie. Tiens, je vais te raconter une petite histoire pour te dérider l'esprit. Il s'agit de Clim, l'horloger, vingt ans de décès, qui réside juste à gauche de la croix centrale, connais pas ? Bon. Cette antiquaille a la manie d'aller ajuster sa montre au soleil et tu n'ignores pas que tous les morts doivent se tenir dans leur tombe, pendant le jour. Donc, un matin qu'il brimbalait sa carcasse dans l'allée principale, il entendit les bruits de roue d'un corbillard qui s'en venait droit sur lui. Il n'eut que le temps de grimper dans un bouleau. Or, comme on se trouvait en fin d'octobre et que les branches sont alors sèches et dépouillées, on prit la charpente du bonhomme pour quelques-uns des rameaux jaunes et il s'en tira ainsi. »

— « Ha ! Ha ! mais, il aurait dû y attendre là, le printemps. La sève eut peut-être rajeuni ses vieux os en les prenant, elle aussi, pour une partie du tronc. Mais le père ne doit pas avoir très chaud ainsi, par les jours d'automne. »

— « Oh ! cela s'endurcit. D'ailleurs, il n'est pas le seul. La vieille Ducant, Mecthilde, de son petit nom, justement la bis-aïeule du marchand de café qu'on a enterré hier, affronte elle aussi, les pires intempéries. Sais-tu ce qu'elle dit ? Qu'elle va filer le brouillard pour se refaire un suaire, car le sien ne tient plus du tout. Mais sa cervelle se vide. La chose se comprend. »

— « Hé ! le vent ne manque pas de flûtes. Il se rencontre des os fort convenables, dans l'ensemble. J'ai l'idée que nous pourrions fonder un orchestre magnifique, si nous voulions nous y mettre, avec tous ces cors, ces trombones à coulisse, ces binious et ces fifres. »

— « Cela pourrait faire réfléchir « la veuve joyeuse » et la faire douter de la supériorité de son bonheur sur celui de son époux. »

— « Quelle profondeur de pensée, mon cher, on voit que ton cerveau se creuse. J'ai toujours constaté comme la solitude favorisait cette maturité de l'esprit. Il est regrettable que les morts et les bêtes seulement sachent s'en servir. Oh ! il y a bien les poètes qui en profitent aussi, mais on peut les classer avec les morts ! » Ce disant, le défunt alla s'appuyer sur le bord d'une urne, en soutenant son maxillaire dans une pose de penseur, ce qui lui donna fort grand air.

— « Diable ! fit-il, en se redressant brusquement, nous avons oublié le crâne du vieux Tom. Moi qui voulais m'en servir pour arroser mes fleurs ! ».

— « Arroser ton parterre avec le crâne de l'ivrogne ? Mais, mon pauvre, ce sont des feuilles de vigne que cela y ferait pousser. D'ailleurs, je pense que le ciel va se charger lui-même de l'ouvrage, pour ce matin. Regarde ces nuages. »

Le ciel venait en effet de se couvrir et les feuilles des arbres commençaien à s'agiter.

— « Regagnons nos tombeaux, » fit le squelette, en resserrant son linceul, « je sens un mauvais courant d'air me circuler entre les vertèbres. »

Les spectres reprirent l'allée centrale dans un cliquetis de triangle qui s'en alla en diminuant. Peu après, on entendit le bruit de deux pierres retomber dans le lointain, puis la nuit se replongea dans le silence.

UN PETIT MOUSSE

Un petit mousse, c'est fait, pour naviguer, pour obéir, pour être heureux !...

pour astiquer, chanter, laver, charger, hâler, grimper, courir, se battre et marcher droit !

Un petit mousse, c'est fait, pour observer le jeu des hommes et des éléments !

Pour aimer et être aimé !

Pour faire son boulot ! Son Salut !

Pour accomplir sa traversée dans le meilleur des mondes !

Pour pêcher sur les bancs,

pour filer son chemin dans les empreintes cahoteuses des vagues et de la vie !

C'est fait pour s'ennuyer et tromper son ennui... en écrivant à son pays, sa payse...

En un tonneau, au haut d'un mât, une étoile pour pompon !

C'est fait pour veiller, calculer, crier, fouiller des yeux le cœur même de la nuit !

Parfois, c'est fait aussi pour faire naufrage, sombrer et couler à pic !

C'est fait pour prendre un coup, définitif !

... pour descendre rêver sur un lit de varech, les prunelles ouvertes...

brillantes comme des diames !

C'est fait pour être décoré d'une étoile de mer et entrer au Paradis à bord d'un cachalot, sousmarindynamique,

C'est fait pour contempler le bon Dieu et sa mère...

Notre-Dame de la Sainte Vierge, Notre-Dame de l'éternel Retour !

GUY MAUFFETTE

Lors d'une récente émission radiophonique pour les enfants, l'Auteur a dédié ce poème aux « Petits Bouts de Choux du Palais de Buckingham qui n'ont pas seulement perdu un roi mais encore un grand-père. »

NOCTURNE IX

(Chopin)

*O Nuit de mes deux mains ! Solitude bruissante,
Où j'écoute monter la rumeur du passé.
Comme l'océan noir grondant son épouvante
Jette à la plage humide, en écume mouvante,
Un tracé d'arabesque aussitôt effacé —
Dans un bruit de ressac je poursuis sur la dune,
Au fond du souvenir, qu'un appel importune,
L'empreinte de vos pas dans le sable incrusté.*

*Ombre encerclant mon front, lorsque mon cœur acclame,
Des beaux jours révolus, le mystique concert :
Nos galops exaltés, le vent balayant l'âme,
Nos colloques muets blottis près de la flamme,
La paix de nos grands bois dépouillés en hiver...
Cendre du souvenir qui tombe et qui s'entasse !
Monde décoloré quand la vision s'efface...
O nuit de mes deux mains contre le lit désert !*

AGNÈS HARVEY

SOLITUDE

*Il n'est plus grande distance
Que la distance de deux âmes,
La distance d'un regard,
D'un geste et de deux voix.*

*Les mots comme des mains
Se croisent, se recroisent,
Mais la nuit est si noire...
Et quelle est cette main ?*

*Et qu'est-ce que des mots,
Venus d'un astre loïn,
Venus d'un astre éteint
Au moment qu'on vous parle ?*

*Rumeur d'un cœur broyé,
Clameur d'un corps noyé
Au moment qu'il vous tend
Ces longs bras suppliants.*

*A quoi bon l'écouter ?
A quoi bon répéter ?
Le bruit couvre le bruit ;
La nuit couvre la nuit.*

*L'arbre qui se lamente
Au fond de la forêt,
Laissez le vent qu'il fait
Lui sonner là son glas :*

*Qu'y pouvez-vous comprendre
Et qui le comprendrait ?
Si quelqu'un lui fait mal,
Lui sait bien ce qu'il a...*

*Non ! cette solitude
Est nôtre et bien la nôtre ;
Et qui cherche rien d'autre
Est tendre et jeune encore.*

*Et cette solitude
Irait son pur chemin,
Sans promesse de fin,
Sans promesse de rien,*

*N'était ce seul espoir
Et cette seule foi,
Qui sur un même bois
Nous lie à ce Dieu nu*

*Qui, sur la même épave,
Battu d'un même flot,
Dresse un même visage,
Jette un même sanglot,*

*Et dans le même dur midi,
Face à la même multitude,
Déploie la même solitude,
Porte le même oublie ;*

*Et cœur et mains et pieds percés,
Quêtant un amour refusé,
Offre un même immense don
Au même ciel plein d'abandon.*

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O.P.

22 février 1951

VENTS D'EN-BAS, VENTS D'EN-HAUT

par

CAMILLE PACREAU .

Le vent ! On pourrait presque dire : « le vent, cet inconnu » pour la majeure partie des gens. Ceux qui vivent, et ils sont nombreux, dans l'étroit quartier de leur grand'ville, sans horizon, sans ciel ; car il faut le grand ciel, l'immense arène bleue, pour bien juger le vent galopant d'un horizon à l'autre. Autrement, ce ne sont que tourbillons, rafales irrégulières qui se jouent du pauvre citadin échappé pour un instant au confort de son appartement. Comment pourrait-il discerner les vents, lui qui, plongé dans la foule, y perd souvent jusqu'à sa personnalité ?

Fuyons donc la ville si nous voulons faire connaissance avec cet être fantastique, mais bien vivant, et qui bientôt sera notre ami, le vent.

Et quels jolis noms il porte, noms nobles s'il en fut, venus tout droit de la marine à voile, des gréements pittoresques qui trouvaient en lui la vie, la fière allure : grand large, les focs bien tendus par une belle brise.

Et ces noms : Nordet, Suroît, Noroît restés par la suite, bien ancrés dans le pays, le long des hautes pentes qui de toutes parts ont une vue sur le grand fleuve jusque dans les plaines où les vagues ondoyantes passent dans les herbes et les moissons, tout le long du bel été lumineux.

Mais là-bas, sur l'étroite bordure de la Côte Nord, où l'homme vit resserré entre la forêt et l'eau, vivant au rythme des marées, ce ne sera plus que le Vent d'En-bas et le Vent d'En-

Haut, selon que les grands courants aériens monteront ou descendront le fleuve. N'est-ce pas seulement sur l'étendue marine que le vent est le maître et commande la moindre manœuvre ; dans la grande forêt il disparaît sous les ramures mouvantes n'y faisant entendre que sa plainte interminable et triste.

Mais que vite il reprend son nom, sa personnalité, notre ami le vent, quand débouchant de l'étroit portage, nous arrivons, les yeux éblouis, face au limpide miroir des lacs, où se reflètent, pour un œil averti, les moindres signes de son passage, car chaque vent a sa physionomie propre, son visage.

Et d'abord, le maître du beau temps, des grands ciels lumineux, le Noroît. Il est né là-bas, au bout de l'horizon, sur les grandes Prairies où il a galopé sans arrêt, parmi les maigres bosquets de harts rouges, d'églantiers et de peminas et, sans arrêt, les blés mûrissants ont ondoyé sur son passage. Pas un nuage ne lui résiste, aucun n'est là le soir, à l'heure du couchant, quand le soleil rougeoie dans les horizons vides.

Les lourdes nuées d'orage, il les trouvera éparses sur les rudes hauteurs du Bouclier Canadien ; les pourchassant sans trêve, il en tirera la fine laine des cirus effilochés dans le ciel et le soir, il les allongera au bord de l'horizon, là-bas, sur les monts, face à notre grand fleuve, laissant au soleil la tâche d'y orchestrer les cuivres et les pourpres. Beaux ciels de Noroît où lentement passe la fantasmagorie des cumulus ; l'œil de la baigneuse, étendue sur le sable, y découvre sans fin tout un monde étrange de monstres et de bêtes et, l'œil ou viseur, l'amateur de photos, confiant dans la belle lumière, laisse au Noroît le soin d'amener bien en place le cumulus éclatant de blancheur.

Mais il est un coin de notre Province où le Noroît se montre dans toute sa force. Allez le voir souffler à Tadoussac quand, longtemps retenu par les hautes retombées des caps, il trouve enfin devant lui l'espace, le grand large. Alors il se rue, sauva-

ge, par les échappées de l'Anse-à-la Barque, l'Anse-à-l'Eau, l'Anse au Pilote et tout le pauvre village est en proie à la tourmente. Les déserts du pourtour mêlent leurs sables aux tourbillons des squalls, la haute butte sablonneuse dressée comme une proue, face à l'immense paysage, voit l'argile de sa base lacérée par les rafales et dans les toits des maisons épar- ses, aux longues nuits d'automne et d'hiver, passe la lancinante plainte alors que là-bas, au désert du Moulin Baude gronde un véritable simoun qui, une fois de plus, va en transformer les mouvants paysages.

Mais voici que le vent tourne ; les hautes girouettes qui dominent les remparts de Québec grincent, toutes tournées droit hors du fleuve. C'est le Nordet ; la veille il faisait si beau, un temps sans fêlure d'un horizon à l'autre, trop beau car déjà, là-bas, à l'ouest, les bulletins de nouvelles annoncent l'arrivée d'un front d'air plus tiède, venant des grandes plaines où sans cesse bataillent les brises froides du Grand Nord et les risées chaudes du Golfe du Mexique, et l'équilibre des beaux jours est rompu.

De toutes parts les vents se précipitent vers cette cheminée d'appel et c'est ainsi que, au-dessus de nous, passe l'air frais du Golfe, glissant lui aussi vers la dépression, le « bas » comme disent les météorologistes. Et, fait curieux, notre Nordet commence à souffler, bien avant le Québec, dès le Manitoba où ses averses détremper les « lignes », les routes qui encadrent les sections d'un mille carré. Il est allé au-devant de la tempête et avance avec elle.

Et l'horizon s'embrume à l'ouest ; la lourde chape de fumée qui stagne sur la ville s'est déplacée et, là-bas, l'horizon tourmenté des Laurentides est étonnamment clair. Le vent fraîchit et bientôt il enlève des langues d'écume à l'immense reflux qui descend vers la mer, et la vague se forme tout au long des grands chenaux orientés dans le lit du vent.

Et par en-bas, les goélettes se hâtent d'aller « havrer » dans quelques rades sûres, à Tadoussac surtout, bien abritées dans la baie par la Pointe Rouge, alors qu'au large gronde la tempête et que les hautes marées sapent la base des grands Eboulis d'une eau que l'argile a rendue laiteuse.

Et plus loin, au pied des grands Caps de Charlevoix, aucune retraite sûre le long d'une côte raide, sans la moindre baie et en face, les bas-fonds où les brisants font rage sur les battures du Banc Brûlé. Que de mouillages incertains sous le vent d'une pointe et d'où il faut partir bien vite quand commence à souffler le revers, le terrible Suroît.

Mais pour connaître vraiment le Nordet, un vrai Nordet d'automne ou de printemps, avec ses rafales cinglantes de pluie, c'est sur la Terrasse de Québec qu'il faut aller l'affronter. Une fois passés les tourbillons qui montent du fleuve vers les hautes tours du Château, vous subirez les assauts de son souffle puissant et vous croirez être sur le pont d'un grand paquebot aux prises avec la tempête. Agrippé à la rambarde, sous le défilé rapide des nuées, face aux eaux agitées d'en bas, ne remon-
tez-vous pas le grand fleuve vers quelque île lointaine ?

Et le Nordet a son revers, le Suroît qui lui aussi accompagne les dépressions venant de l'ouest. Il nous vient après la tempête, c'est pourquoi, en hiver, où il prend à rebours les bancs de neige étalés par le Nordet et les soulève en une aveuglante poudrerie, on l'appelle le « revers de tempête ».

Bien différent est le Suroît d'été ou d'automne amenant avec lui les oppressantes vagues de chaleur ; alors les horizons s'embrument, le ciel devient blanc et par en-bas, là où ses vagues chaudes roulent sur les étendues froides de l'eau salée, la brume se lève, drape les hautes falaises boisées et tend la fantasmagorie de ses rideaux en travers des villages de la Côte ; et c'est le dialogue interminable des sirènes de navires criant leur

détresse et de celles des phares qui, inlassablement, répètent leurs appels.

Et sur les sables des plages, sur les avancées de rochers où rôdent les courants de marée, il nous semble sentir l'haleine chaude des pays d'en haut, plongés dans la fournaise, avec, par moments, le souffle glacé de la marée montante, lançant en avant d'elle les vagues d'eau limpide à 43° F.

Ciels accablants de Suroît, sans contraste, sans couleurs, alourdis souvent par l'âcre fumée des feux de forêt ; nul moyen de rendre avec l'objectif le pittoresque de tels coins qu'on ne reverra plus. Ciels sans joie et cela pendant des semaines entières jusqu'à ce qu'un orage vienne en briser la terne monotonie. Alors, là-bas, dans le Saking, à l'entrée du Saguenay, ce sont les fantasques « réparéments » de temps qui, soudainement, font voler le sable et bousculent les brumes et les nuées.

Et l'horizon reparait étonnamment clair, sous les bancs sombres des nuages en déroute. Et tout le long du fleuve, les terribles sautes de vent sont à craindre, surtout en bas de l'Île, là où d'étroits chenaux redonnent au vent toute sa force. Partout des battures, des rocs à fleur d'eau et d'indivisibles bas-fonds où se hérissent la houle, seuls les cargos et les lourdes barges à moteur peuvent garder leur cap le long des grands chenaux dragués ; s'aventurer par Suroît entre les îles du pittoresque archipel en se fiant aux alignements que signalent les cartes marines serait d'une imprudence folle.

Aussi est-ce à la Pointe-aux-Pins, sous le vent de l'Île-aux-Grues, que de tout temps vont se réfugier les voiliers et les petits caboteurs ; ainsi ils peuvent étaler le Nordet, mais dès le revers, ils sont en perdition car la Pointe-aux-Pins, à l'ouest de l'Île, se dresse en plein Suroît comme un promontoire face au large entonnoir du chenal du Sud. Pris dans les remous des vents et des courants qui les dressent sur les récifs, difficilement peuvent-ils gagner le chenal et, fuyant la tempête, aller

se réfugier au large de l'Île-aux-Coudres qui, depuis Jacques Cartier, est le refuge des navires aux prises avec les vents d'en-haut et d'en bas.

Et c'est ainsi que le vent non seulement est associé à chacun de nos paysages qu'il anime en l'égayant de lumière ou l'attristant de ses brumes : mais encore il fait partie de notre histoire dont les grands faits souvent ont dépendu de ses caprices. Ne serait-ce que cette fameuse attaque de Québec par mer en 1711. L'amiral Walker et ses pilotes bostonnais comptaient sur un bon Nordet pour remonter le fleuve et jeter l'ancre devant Québec. Mais le Suroît les accueillit dès l'entrée avec son écran de brume et ce fut le désastre de l'Île-aux-Oeufs.

Aimons donc notre ami le vent qui anime nos jours et berce de sa plainte nos peines et nos joies.



« Une des obligations du conteur, c'est de finir de manière à frapper l'imagination. »

Le mot final peut être un mot d'esprit.

Il peut être la phrase qui donne brusquement à ce qui précède un éclat nouveau, qui forme un coup de théâtre.

Une fin peut aussi être estompée à dessein, pareille à un de ces « fondus enchaînés » dont usent certains cinéastes ».

Extraits des *Petits Secrets de l'Art d'Ecrire* par Paul Reboux.

MONTRÉAL RETROUVÉ

par

RENÉ RISTELHUEBER

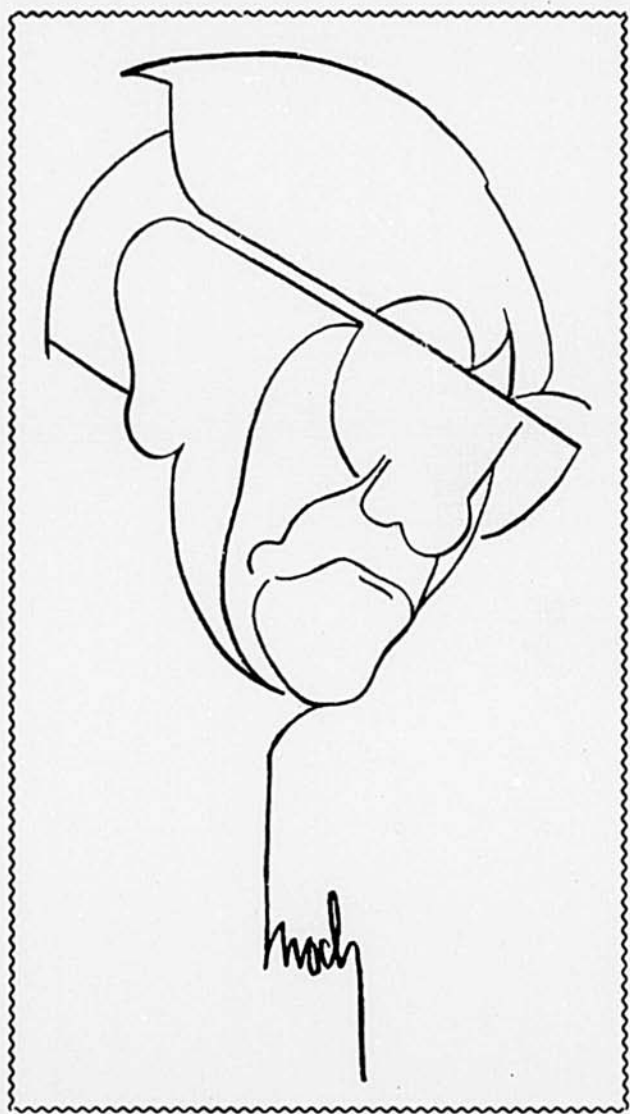
Après huit jours de balancement dans un brouillard obstiné, le cri plaintif des mouettes annonce la terre en succédant, vers la tombée de la nuit, au meuglement de la sirène. Au réveil, le navire est à quai en face d'une petite île bordée dans un tapis de verdure et surmontée d'un phare.

C'est Halifax, coin de terre caillouteux si noirci par la fumée, où flotte un tel relent de saumure que le voyageur chancelant ne s'y sent pas encore arraché à la mer.

À la gare attend un train blindé. Je suis enfermé dans une « roomette », cellule d'acier aux parois garnies d'un jeu de manettes et de boutons aussi impressionnant que le tableau d'un poste de pilote d'avion. Intimidé, je lis avec soin les inscriptions de peur de déclencher quelque cataclysme par un geste imprudent. Rien n'a été oublié, ni la boîte à chaussures, ni le contact pour rasoir électrique, ni le robinet d'eau glacé, ni le ventilateur, ni même le lit qui se bascule en avalant le fauteuil. On ne saurait imaginer plus d'ingéniosité pour condenser un maximum de confort dans un minimum d'espace, mais un confort assis ou couché qui exclut la station verticale.

À travers les larges vitres défilent des paturages surveillés de temps à autre par une habitation, mais surtout la forêt, la forêt broussailleuse où se dressent des squelettes tragiques d'arbres morts debout dont les ossements blanchis se reflètent dans des marécages. La première inscription en français m'apporte le salut chaleureux d'un ami. Aussitôt, j'admire avec partialité les robustes troncs s'élançant d'un jet vigou-

La Mise en Boite



« Roy Royal »

PAUL DUPUIS

reux, les ruisseaux ridés de frissons, les bras de rivières si soigneusement parqués de bois qu'on doit les traverser à pied sec, et même les humbles sentiers qui se glissent à travers de hautes herbes houleuses. Le lendemain, bétail, chevaux, maisons animent davantage l'infini de la plaine. Et tout à coup surgit le fleuve monstrueux. En roulant sur le pont, le train ralentit l'allure comme pour accentuer encore l'impression de grandeur. Mes yeux accommodés à la modestie des cours d'eau européens cherchent en vain les rives.

Montréal approche. Au loin, quelques buildings s'érigent au milieu de ce qui semble un désert. De près, les maisons à tonalité rouge brique et à volets verts se multiplient sur un large espace dominé par des coupes d'églises et des clochers vert de gris. Voici la Croix couronnant le Mont-Royal, voilà l'Oratoire Saint-Joseph, ces deux pôles spirituels de la métropole.

Montréal me reconnaîtra-t-il après plus de trois ans d'absence? Le porteur à qui je tends mes valises me rassure aussitôt : « V'là ben longtemps qu'on vous a pas vu », s'écrie-t-il, et la cordialité de cet accueil dissipe le brin d'émotion inévitable au début d'un pèlerinage du souvenir.

Moi-même, vais-je reconnaître Montréal? Je me sens d'abord hésitant, quand les morceaux qui s'étaient désunis se recollent d'un seul coup comme par miracle. D'anciens reflexes oubliés renaissent brusquement. Retrouvant ces trottoirs où ils ont glissé si souvent, mes pieds avancent précautionneusement, les doigts rétractés en souvenir des jours de verglas. Mon vieil ennemi le vent vient à ma rencontre à tous les coins de rues : il tourbillonne en rôdant, se faisant affectueux. Mais je me rappelle les jours où il me cinglait le visage en me tirant les larmes des yeux et où j'allais me réfugier dans une cabine téléphonique pour éviter sa poursuite.

Maintenant mes pas raffermis me portent tout droit rue Sainte-Catherine. Une coulée humaine y joue du coude dans les deux sens, contenue par deux murailles de magasins ou de restaurants et partagée par une ligne médiane de tramways au milieu desquels d'impatientes

voitures se trouvent embouteillées. Les vitrines sont prêtes à se fendre sous l'amoncellement des marchandises. La tombée de la nuit débauche l'électricité. D'énormes enseignes hurlent dans les yeux et l'on sort tout étourdi de ce racolage lumineux.

Dans cette foule, de quoi le voyageur arrivant d'Europe est-il frappé? De la stature et de la vigueur des hommes, des traits réguliers de bien des visages et de leur impression de calme. Les femmes, aux robes généralement plus longues, attirent les regards par leurs magnifiques cheveux. Que de blondes, de rousses authentiques! Cette sincérité capillaire rafraîchit des yeux fatigués par des chevelures frelatées.

La cohue estivale des touristes américains apporte une note pittoresque par sa fantaisie négligée, ses courtes chemises flottantes à ramages, ses cravates à grands motifs pour tentures murales. Sous une petite pluie fraîche, tous font semblant d'avoir trop chaud parce que ce devrait être l'été.

Rien n'est donc changé à Montréal? Si fait. Tout y a grandi, s'est rénové, amélioré. L'œil doit s'habituer aux buildings nouveaux dont la masse surprend au milieu de la ville. L'hôtel Laurentien avec sa structure cubique apparaît un jeu de construction réussi par quelque enfant géant qui, pour fêter son succès, a décoré la façade de longues feuilles de papier d'argent, ce Laurentien à la base duquel une foule grouillante se repait de sandwiches dilués dans l'eau glacée. L'achèvement de son voisin, le building du Shawinigan, fait prévoir l'aspect américain que prendra bientôt un coin de Montréal qui avait conservé une allure britannique grâce à l'harmonie d'une place paisible bordée de petites constructions de même style.

Quand il n'y a pas nouveauté, il y a embellissement comme au Ritz-Carlton avec sa décoration noir et or et son jardin d'été creusé d'une vasque où les ébats d'une famille de canards fournissent aux dîneurs un sujet de conversation. Il est peu d'endroits où ne se trouve la trace d'un rajeunissement, d'une réfection. Tel bureau a changé de domicile pour se transporter d'un modeste rez-de-chaussée dans une coquette villa dont il occupe les trois étages. Telle maison d'affaires

a rénové son installation au point qu'en entrant, on croit s'être trompé de porte. Les étalages de livres multicolores aguichent le passant aux vitrines de deux récentes librairies. L'une d'elles s'orne de l' « Histoire des Français » de Gaxotte, dont Montréal n'a pas oublié les brillantes conférences. *Radio-Canada* a quitté sans regret la promiscuité de son immeuble collectif et ses bureaux éparpillés pour s'établir dans un palais de cristal où « tout n'est que beauté, luxe et volupté ». Après tant d'années passées dans les quartiers populeux de l'Est, le *Petit Journal*, éprouvant le besoin de grand air, s'en est allé au loin presque à la campagne construire de grandes salles claires et des machineries neuves auprès desquelles des rouleaux de papier attendent de se noircir. Tout comme les Champs-Élysées ont renoncé à bannir les magasins, la partie sélect de Sherbrooke s'accorde de plus en plus de vitrines où la mode rivalise avec l'antiquaire.

Mais surtout Montréal a bondi par-dessus ses anciennes frontières. Du côté de Snowdon et de Decarie des quartiers neufs allongent indéfiniment la Côte-des-Neiges. Après avoir pris sa source dans le bitume de Sherbrooke, elle se perd maintenant dans la verdure. L'arithmétique ne se trouvera-t-elle pas à court pour fournir des numéros à ces maisons qui prolifèrent sans cesse, si exactement semblables à leurs devancières, cages à vivre, cubes creusés d'un balcon pavoisé de lessive.

Plus encore, le rythme de la vie s'est accéléré. Le pouls de Montréal bat de façon plus précipitée. Le mode de vie tend extérieurement vers une américanisation qui nivèlerait une frontière abstraite. L'intensité de la circulation est la mesure exacte de ce mouvement. Il est des heures où le piéton prend nettement l'avance sur la plus rapide des Buick. Celui qui arrive d'Europe, même s'il n'est pas nouveau venu au Canada, s'étonne du nombre des autos et de leur luxe. Peintes couleur grenouille, tortue ou homard, leurs carrures étincelantes se pressent dans les parkings, à moins que, de guerre lasse, elles ne finissent par se reposer sur un toit.

L'adolescent en pleine croissance que j'avais laissé est devenu un géant ambitieux, impatient de grandir encore. Il a fait craquer les

coutures de ses vêtements ; il éclate de santé. Pourtant son point faible saute aux yeux : un appareil circulatoire insuffisant pour sa taille.

J'ai donc retrouvé Montréal ; j'ai retrouvé surtout les amis, ceux à qui des liens invisibles reliaient si étroitement que l'absence ni même le silence ne parviennent à relâcher la trame tissée par la sympathie, artiste exigeante et délicate dont l'œuvre est faite d'un assemblage de sentiments et de souvenirs communs. Autour de celui qui revient, le décor peut changer çà et là ; les amitiés demeurent semblables à elles-mêmes. Elles forment un fond de scène immuable. À côté, le reste, objets d'accessoire, devient secondaire.



*Au Kamtchatka vitriolait le ciel
La légion grise des esprits saturés*

*Ici dans un désert d'enclumes et de docks
La terre aride l'affaire y pousse
L'amer est souffle et vie.*

*Les limbes seront meshui vides
Et pauvres. Chaque âme reprend sa place.
Oh ! Qui reconnaître et qui aimer ?*

*En Alaska crachent l'azur
Des neiges hermétiques et la flogose de l'océan.*

*Ici des caillaux de sang blanc et la Mort
Mobile animé d'énergies en capsules.
Des tertres puissants et des anges perclus.*

(L'Immortalisation d'Anna) Andrée Maillet

LE FOLKLORE DE MON PAYS

par

CARMEN ROY

Le folklore de mon pays c'est, plus qu'une science, un écho, un poème et une chanson. C'est l'écho lointain du ressac de la Pointe du Raz, du clapotis des vagues contre les barques de pêche du port de La Rochelle et des branles de la Loire Inférieure. C'est le poème de retrouver, par-delà l'océan, des rochers d'avant-garde qui, telle la Vieille du Finistère de la Bretagne, fait un signe de la main à la Vieille de notre beau Finistère gaspésien. Ces pauvres vieilles qui n'ont cessé de se consoler l'une et l'autre d'avoir jeté, de leurs sabots trop longs, tant de naufragés sur les côtes. Le folklore de mon pays, c'est la chanson de tous les gars du monde, égrenée à tous les vents, humée, d'une mer à l'autre, par toutes les marées. C'est, sur un rythme endiablé, le cri des pêcheurs de Concarneau qui rejoint celui des marins de la Pointe-à-la-Frégate ou de la Brèche-à-Manon.

Le folklore de mon pays, c'est la révélation des serments échangés en ce temps-là par les belles filles de la Gaspésie qui allaient encore à la claire fontaine. Ils venaient de St-Brieuc, de La Rochelle, de Bordeaux, de St-Malo, les beaux matelots.

Ils sont venus chercher de l'or, et ils ont trouvé le bonheur. Ils avaient le goût des voyages, et ils ont peuplé nos côtes de petits aventuriers. Ils ont emporté sur notre littoral, non seulement leurs rêves d'avenir, mais tous les rêves de leur enfance peuplée de fées et de faitauds.

C'est ainsi que, comme à St-Briac et dans les cantons de Moncontour, tant de sabbats ont eu lieu au Trou de la Fée, à La Tourelle, en Gaspésie. Là où, par de longs couloirs, les belles dames circulaient, le soir, à l'heure où la lune invite le Malin à s'embusquer dans les ombres et à distribuer ses métamorphoses.

C'est ainsi que, comme à la Baie des Trépassés, on voit encore dans toute la Baie des Chaleurs, le bateau fantôme qui, à « la veille d'un mauvais temps », cambre sa mâture en feu dans un suprême appel à la délivrance qui ne viendra jamais.

C'est ainsi que, comme ce bon chouan qui, pour être resté sept ans sans se confesser, se changea en loup-garou, un soir, à St-Malo, la Gaspésie a connu tant de ces bêtes immondes qu'il fallait délivrer en faisant perler le sang au front.

C'est ainsi que nous pourrions, grâce aux études comparées que nous venons de faire sur les lieux en Europe, fournir indéfiniment, à travers contes, chansons, danses, dictons, proverbes, jeux et linguistique, des renseignements sur nos influences, voire même sur notre histoire nationale. Car le folklore, s'il étudie les mœurs et les coutumes d'un peuple, se doit de le faire pour comprendre, à même le passé et le présent, la qualité de ce peuple et ses possibilités de demain.

On nous a cependant souvent fait grief de nous attarder sur des lettres mortes, de tenter de ressusciter ce qui devrait rester à jamais enfoui dans nos greniers, de vouloir entasser les fiches sur des modes surannées et des coutumes périmées. Mais pourquoi a-t-on, par contre, toujours considéré l'étude de l'histoire de l'art, de la musique, de la littérature, comme un des moyens essentiels à la structure d'une technique du siècle ou indispensable à l'analyse de la matière, du son, de l'expression ? Pourquoi aussi s'arrache-t-on ces volumes biographiques qui éclairent le passé d'un homme célèbre ou d'un saint consacré ? En quoi la vie d'un individu, que ce soit Churchill, Chopin ou Balzac, peut-elle devenir plus passionnante pour celui qui s'intéresse à l'être, que des documents et des recherches sur la vie d'un peuple, surtout quand ce peuple s'avère précisément celui qui nous a fait ce que nous sommes ?

Si le souci littéraire ou le bourgeoisisme nous ont plus ou moins affranchis depuis un siècle, il n'en reste pas moins vrai qu'il y aurait intérêt à supprimer nettement la barrière qui se pose encore entre les habitants des campagnes et ceux des villes. Des possibilités immenses

s'offriraient ainsi à nos artistes et à nos utopistes qui rêvent à la grande fraternité humaine à travers mille et un préjugés mondains et sociaux.

Car le folklore se veut de déterminer le rapport de l'individu et de la masse. Le folklore c'est, comme nous le disait M. A. Van Gennep, « de la biologie sociologique ». Le folklore n'est pas, comme on semble le croire, la simple collection de petits faits disparates, ni la recherche du tragique ou du comique en vue d'une présentation littéraire, au détriment de la vérité scientifique, comme l'ont fait les romanciers régionalistes du XVIIIe siècle. Le folklore est une science synthétique qui touche à tout, sans se donner cependant pour mission d'étudier davantage les faits en eux-mêmes que dans leur réaction avec les milieux où ils évoluent. Car si les spécialistes en arrivent à épuiser le champ de leurs recherches, les folkloristes seront toujours là pour soulever, à la lumière des différents faits que l'on qualifie de plus ou moins curieux ou amusants, un voile sur la régression ou l'évolution des comportements. Tout comme le psychologue se sert à bon escient de ses dessins Rorschach pour fouiller le subconscient de son patient, le folkloriste s'empare de tous les spécimens vivants à sa disposition pour étudier, d'après ses méthodes, dénuées de tout romantisme, l'âme d'un peuple et, par conséquent, sa psychologie. Or, c'est parce que ces méthodes sont plus ou moins adoptées à l'unanimité chez tous les folkloristes de notre civilisation, que nous sommes en voie d'établir des échanges valables dans un domaine exploité depuis à peine cinquante ans.

C'est parce que le gouvernement de notre province comprend et stimule l'effort de ceux qui veulent réintégrer dans l'étude de l'homme, les embryons culturels de nos traditions populaires, en vue d'une culture universelle, que nous tenons à lui rendre ici hommage. Nous voulons tout particulièrement remercier M. le Ministre Paul Sauvé, du Ministère de l'Aide à la Jeunesse et du Bien-Etre social, ainsi que M. le Ministre Camille Pouliot, de nous avoir permis, grâce à une bourse d'études, de poursuivre des études comparées sur les grandes routes de France. Nous espérons pouvoir leur présenter, avant trop longtemps, des œuvres consacrées à l'âme de notre beau pays qui a si généreusement lutté pour conserver le legs de sa civilisation.

L'ENQUÊTE ROYALE ET LES LETTRES

par

JEAN BRUCHÉSI

Ce fut jadis le privilège des grands princes — et il y en eut plusieurs — de s'attirer plus de gloire par la protection des lettres et des arts que par l'éclat de leurs armes. Le poète Villon, pour ne prendre qu'un exemple entre mille, n'était pas sans le savoir, lorsqu'il y a cinq siècles, il suppliait en ces termes Monseigneur de Bourbon :

Prince du lys, qui a tout bien complaist,
Que cuidez-vous comment il me déplaist,
Quand je ne puis venir à mon entente ?
Bien entendez ; aidez-moi, s'il vous plaist :
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

Qu'elle se soit traduite par une assistance directe aux écrivains et aux artistes sous la forme de dons ou de pensions, qu'elle se soit plus fréquemment exprimée par des travaux qui font toujours l'émerveillement des hommes, une telle protection reposait sur un principe dont la force demeure. Nous pourrions même dire que cette force est plus grande encore à notre époque où les exigences de la vie matérielle, dans leurs rapports avec les productions de l'esprit, n'ont jamais été aussi pressantes peut-être. Le scandale — si scandale il y a — n'est point que la sollicitude des États modernes s'étende aux lettres et aux arts ; c'en serait un si les lettres et les arts ne pouvaient compter sur elle. Pourquoi interdirait-on l'usage des fonds publics au bénéfice des écrivains et des artistes lorsqu'on l'approuve pour le bénéfice des ouvriers manuels, même s'il faut admettre que la culture intellectuelle exige un maximum

de liberté et que cette liberté n'existerait plus le jour où l'intervention de l'État prétendrait lui dicter une ligne de conduite. L'œuvre d'art, en littérature comme dans les autres domaines de la pensée, ne peut être le produit de la contrainte. Mais le problème que l'État doit aider à résoudre consiste à rechercher les moyens d'assurer aux écrivains et aux artistes l'indépendance matérielle qui n'est pas indispensable à la production des chefs-d'œuvre, qui n'y fait pas obstacle non plus, et surtout l'ambiance sereine propice à l'avènement ou au progrès d'une culture intellectuelle.

D'après ce que nous avons tous compris, la Commission d'enquête sur l'avancement des Arts, des Lettres et des Sciences n'avait pas pour objet de découvrir et d'imposer des règles qui détermineraient les modes de pensée et d'expression auxquels les Canadiens devraient adhérer, encore moins d'orienter la culture intellectuelle des Canadiens. Son institution — quoi qu'on pense du principe — était la preuve de l'intérêt porté par les pouvoirs publics aux choses de l'esprit et elle faisait naître la perspective d'un avenir matériel meilleur, sinon d'une considération plus pratique pour les travailleurs de la pensée, au premier rang desquels figurent les écrivains.

L'écrivain ! « Celui qui écrit pour d'autres », nous rappelle Littré, à la suite de tous les dictionnaires. Ne l'est donc pas, au sens absolu du mot, celui qui écrit pour lui seul, jusqu'au jour où ce qu'il a écrit est publié. Et parmi ceux qui écrivent pour les autres, il y a naturellement ceux qui le font dans les journaux et les périodiques. La Commission Massey, officiellement, n'avait pas à s'occuper de ces derniers. Elle n'a donc présenté à leur sujet aucune recommandation précise. Comme il est dit dans son Rapport, elle ne pouvait cependant pas ignorer des centaines de quotidiens, d'hebdomadaires et de revues « qui fournissent aux Canadiens la plus grande partie de leurs lectures ». Aussi a-t-elle accueilli avec reconnaissance, pour notre profit à tous, des renseignements qui expliquent, dans une large mesure, pourquoi notre vie culturelle progresse avec tant de lenteur. Faut-il s'en étonner quand on sait la petite part — la part du pauvre — faite dans le plus grand nombre des journaux et périodiques canadiens, aux arts, aux

sciences, aux lettres, à l'éducation, c'est-à-dire à la culture intellectuelle? Et le Rapport ne dit rien, ou presque, du peu de soin apporté à la rédaction de la majorité des journaux, des quotidiens trop souvent, mais surtout des hebdomadaires, où les bons articles se trouvent la plupart du temps noyés dans la mer sans fond des annonces.

Le Rapport Massey reconnaît sans doute l'existence d'une presse en général florissante, florissante matériellement plus qu'intellectuellement ; mais les constatations que lui inspire le rôle de cette presse en regard de l'esprit canadien sont plutôt ahurissantes. Au témoignage de la *Periodical Press Association*, le Canada serait « le seul pays, parmi les pays d'importance, dans le monde, dont les habitants lisent plus de périodiques étrangers que de périodiques nationaux ». Si, d'une part, il est prouvé que les nouvelles ont, dans nos journaux, un « caractère essentiellement local », il est non moins certain, d'autre part, que l'information internationale, sauf quelques rares exceptions, notamment certains quotidiens de langue française, nous vient des agences de presse et des services étrangers des journaux américains. Et c'est là une autre forme de cet américanisme détestable dont le Rapport Massey fait état tout au long de ses chapitres et qui est peut-être le plus grand obstacle au développement d'une « culture canadienne » d'inspiration à la fois française et anglaise. Ici encore l'ombre de la concurrence des États-Unis s'étend sur nos périodiques surtout que ne protège aucun tarif. Notre américanisation par le magazine ne date pas d'aujourd'hui. Mais elle connaît, depuis quinze ou vingt ans, une ampleur inaccoutumée dont les effets désastreux iront grandissant si les pouvoirs publics ne se hâtent pas d'intervenir.

À ce propos, il est bon de rappeler que le gouvernement de la province de Québec a pris un moyen radical d'endiguer l'invasion de nos kiosques de journaux par les magazines illustrés : la censure au nom de la moralité. Mais il n'y a pas de censure qui s'exerce pour enrayer la déformation des intelligences. C'est pourquoi il y a lieu de s'étonner, avec la Commission du reste, que les périodiques canadiens ne désirent ni ne demandent aucune mesure protectrice, à l'exception d'une révision des droits de douane qui frappent le papier d'imprimerie

importé des États-Unis. Et pourtant, dans son mémoire, la Société des Écrivains Canadiens a vigoureusement protesté contre la reproduction par les journaux canadiens de langue anglaise, ou la traduction, pour les lecteurs de langue française, de milliers de pages *made in United States*, contre les *pulp magazines*, les *comics* et les petits ouvrages de même nature, mauvais de tous les points de vue, qui entrent ou sont distribués sans restriction au Canada. Seules les autorités fédérales pourraient prendre certaines mesures de protection — tarif douanier ou impôt spécial — qui, en plus d'encourager la production nationale, constitueraient une source de revenus dont l'emploi servirait les meilleurs intérêts des lettres en ce pays.

Les intérêts de nos lettres sont d'abord, tout le monde en convient, entre les mains des écrivains eux-mêmes, car ce sont les écrivains, dirait Monsieur de La Palice, qui font la littérature. Mais y a-t-il une littérature canadienne? Il serait trop long de reprendre un débat aussi fastidieux qu'inutile. Il semblait bien, au surplus, que l'accord était maintenant fait, du moins sur l'existence réelle d'une littérature canadienne d'expression française et d'une littérature canadienne d'expression anglaise. Cependant, s'il faut en croire le Rapport de la Commission Massey, étayé des témoignages de quelques-uns de nos critiques, nous n'aurions pas de « véritable littérature nationale, dans l'une ou l'autre langue », une littérature nationale étant « comme une sorte de traduction, dans les œuvres d'imagination, des préoccupations, de l'idéal et des caractères de la population d'un pays ». Mais si la littérature nationale n'était pas faite uniquement des œuvres d'imagination? Si on devait y inclure l'essai, la critique, l'histoire, pour nous en tenir à ces trois formes? Et puis est-il bien certain qu'aucune œuvre d'imagination — roman ou poésie — n'ait été produite chez nous, en langue française ou anglaise, où le lecteur puisse trouver la « résonance humaine » jointe à la « valeur esthétique »? Et sont-ils tellement nombreux, après tout, dans la littérature des autres pays — où l'on perd moins son temps que chez nous à se poser sempiternellement les mêmes questions — les livres dont la disparition serait un événement tragique, ou encore, pour citer Milton que le Rapport invoque, les livres « dont le monde ne consentirait pas à se priver »?

Si compréhensible ou explicable que soit la sévérité du jugement des critiques, elle n'empêche pas ceux-ci, et la Commission avec eux, de reconnaître qu'il y a un progrès indéniable. Admettons, puisqu'on l'affirme, que « la littérature vient après la peinture, parmi les moyens d'expression artistique de la nation canadienne », surtout, encore une fois, s'il s'agit des œuvres d'imagination : roman, poésie, théâtre. Il n'en reste pas moins que nous avons des écrivains et que ces écrivains méritent d'être encouragés, aidés, protégés. Les moyens qu'on prendra à cette triple fin ne feront pas naître les chefs-d'œuvre, mais ils hâteront l'avènement du jour où l'écrivain canadien sera intégré à la vie nationale. Car c'est peut-être de cela que l'écrivain de chez nous souffre davantage, au dire de la Commission elle-même, et ce qui l'empêche le plus de donner sa mesure.

Les concours et les prix littéraires, par exemple, ont leur importance, importance relative si l'on veut, mais qu'on aurait tort de mépriser, car en plus d'apporter une aide matérielle qui est toujours la bienvenue, ils stimulent l'intérêt des écrivains ou des lecteurs quand ils ne permettent pas assez souvent la découverte de talents réels. Ces concours existent au Canada, au Canada français comme au Canada anglais. Les uns sont d'initiative privée,* comme ceux de la *Canadian Author's Association*, placés sous l'égide du Gouverneur Général, celui de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal — le prix Duvernay — ou celui du Cercle du Livre de France, ou bien d'initiative publique, tels les Concours littéraires institués il y a plus d'un quart de siècle par le Gouvernement de la province de Québec. Les uns connaissent une réclame tapageuse, les autres s'entourent d'une discrétion qui frise la pudeur. S'ils ne contribuent généralement pas à provoquer la vente des ouvrages primés, ce n'est pas tant en raison du choix plus ou moins discutable des lauréats que du nombre relativement restreint encore de ceux qui lisent. Car, n'ayons aucune illusion sur ce point : les Canadiens, de langue anglaise et surtout de langue française, ne lisent pas assez. Là aussi, toutefois, il y a progrès, mais un progrès trop

NOTE — Comment ne pas mentionner ici les prix généreux offerts par Amérique Française à l'occasion de son concours littéraire de contes drolatiques ? — J.B.

lent. Est-ce que le livre canadien se vend trop cher? Nos éditeurs ont présenté là-dessus de très pertinentes remarques à la Commission. La suppression de la taxe de 8 p.c. qui frappe l'édition des livres, voire celle de 4 ou 5 p.c. qui est exigée sur la vente contribueraient sans doute à abaisser les prix. D'autre part, si les Canadiens lisaient davantage, les tirages plus élevés entraîneraient nécessairement une diminution sensible du coût de la production. N'empêche que le problème n'est pas d'abord celui des prix de vente.

Prenons, par exemple, le cas d'un bon livre canadien en langue française et le bon livre ne manque pas : qu'est-ce qui l'empêche d'avoir un tirage de 20, 30 ou 40,000 exemplaires? Au Canada seulement, la population de langue française s'élève à quatre millions au moins. Ajoutons-y les Franco-américains qui habitent le plus près de nos frontières et les Canadiens de langue anglaise — il y en a — qui lisent le français. N'est-ce pas là un marché intéressant? Il correspond, en tout cas, au marché qu'offre le Danemark à l'éditeur et à l'écrivain danois. Or, dans ce petit pays de quatre millions d'habitants, un bon livre danois tire rarement à moins de 30 ou 40,000 exemplaires. Sans doute, au Canada Français, nous subissons la concurrence du livre français, pour ne pas parler, dans les milieux les plus cultivés, de la concurrence du livre américain. Mais est-ce que tous les livres français et américains sont de qualité? Ne sont-ils pas nombreux, très nombreux, parmi ceux qui lisent, les Canadiens français qui systématiquement ignorent l'œuvre de leurs compatriotes? Et la masse, elle, encore une fois, ne lit pas, ou ne lit pas assez.

Il ne faut donc pas s'étonner, pour ce motif et pour d'autres, que l'écrivain de métier soit inexistant au Canada, même s'il s'en trouve quelques-uns en état de gagner honnêtement leur vie en écrivant. Mais il leur faut alors se disperser, écrire pour les journaux, les revues, la radio, car le livre seul ne fait pas vivre son homme. « A moins qu'il soit l'auteur d'œuvres techniques, l'écrivain canadien ne peut vivre de sa plume, même très modestement », proclame le Conseil Canadien des Arts que cite le Rapport Massey. C'est ainsi, du reste, que les choses finissent maintenant par se passer dans la plupart des pays,

sinon dans tous, même en France. Raison de plus pour reconnaître la nécessité, voire l'urgence d'adopter certaines mesures, réclamées depuis longtemps par les principaux intéressés et auxquelles la Commission Royale fait écho, ici et là, dans son Rapport, mesures qui contribueraient au moins à améliorer la condition matérielle des écrivains canadiens, sans nuire, bien au contraire, au progrès de la production littéraire.

Ainsi, ne serait-il pas équitable d'autoriser les travailleurs intellectuels à déduire de leur impôt sur le revenu les sommes qu'ils déboursent pour exercer leur métier? Pourquoi, de ce point de vue, les écrivains, par exemple, seraient-ils moins bien traités que les ingénieurs ou les médecins? Au chapitre de l'impôt toujours, ne conviendrait-il pas, comme le demande la *Canadian Authors' Association*, d'autoriser les écrivains « à répartir le revenu provenant de leurs livres sur une période plus longue que ne le prévoit la loi actuelle »?

Envisagée sous un autre angle, l'aide aux écrivains pourrait se traduire par l'établissement d'un Comité du Livre, dans le genre de celui qui existe en France, et les autorités fédérales donneraient elles-mêmes un bon exemple, pratiqué depuis nombre d'années par la Province de Québec, en achetant les meilleurs livres canadiens pour les distribuer à l'étranger. Mais quand tout cela serait fait, il resterait à prendre une mesure essentielle qui relève du seul gouvernement central : la protection du droit d'auteur. La Commission Royale n'en parle point. N'empêche que la révision de la loi canadienne du droit d'auteur s'impose comme jamais.

Et la radio? demandera-t-on. Elle a ou elle devrait avoir, chez nous comme ailleurs, des rapports étroits avec la littérature. Nombreux ceux qui pensent que la radio nuit à la littérature au lieu de l'aider. Terrain glissant où je ne m'aventurerai point s'il s'agit de démontrer que la radio s'oppose à l'œuvre d'art, en littérature, qu'elle désapprend à écrire — on a prétendu la même chose du journal — ou, au contraire, qu'elle offre à cette même littérature de nouveaux et précieux modes d'expression. La radio, en tout cas — et, demain, la télévision — est au premier rang des instruments susceptibles d'élever ou d'abaisser la

culture intellectuelle d'un peuple. Sans doute, ses principales préoccupations ne sont pas d'ordre littéraire. Est-ce à dire toutefois que la littérature en doive être bannie, que le souci de la forme aussi bien que du fond ne doit pas en marquer les programmes? Qu'il s'agisse de prévenir le mal ou de le supprimer, qu'il s'agisse simplement d'améliorer ce qui se fait déjà, il nous semble que la radio canadienne y gagnerait à recourir plus fréquemment à l'aide et aux conseils d'écrivains connus et reconnus. Elle contribue déjà, par ses rubriques littéraires, à attirer l'attention du public sur un grand nombre de livres canadiens. Mais ne pourrait-on exprimer le regret — sans donner à ce regret le ton d'un reproche — que l'information littéraire ne tienne pas une plus grande place dans les émissions radiophoniques?

Comme on peut le voir, par cette analyse succincte, le Rapport de la Commission Massey a fait écho aux doléances des écrivains canadiens et même à celles de leurs critiques. La Commission a fait en quelque sorte le point, en se gardant sinon d'exprimer du moins d'endosser les conclusions extrémistes. Le tableau qu'elle offre au public, avec ses lumières et ses ombres, illustre bien en tout cas les préoccupations dont elle est animée à l'endroit de notre littérature. Aux gouvernements de prendre maintenant leurs responsabilités, en ce qui a trait du moins à certaines mesures qui gênent les travaux des écrivains canadiens. À ces mêmes écrivains de prendre aussi les leurs, de manière que notre public finisse par comprendre l'importance de la littérature dans la vie d'une nation. Comme il est dit dans le Rapport, « une nation est autre chose qu'une simple communauté politique ou économique ». Il n'y a pas de nation véritable, même au siècle de l'atome, sans culture intellectuelle. Et la littérature n'est pas un élément négligeable de cette culture.



« L'image choisie de la vie » telle est la formule la meilleure, je crois, de l'esthétique littéraire ».

Extrait des *Petits Secrets de l'Art d'Ecrire*, par Paul Reboux.

PROSE DE L'HOMME QUI MARCHAIT

par

CLAUDE MATHIEU

La rue s'étire devant lui, droite comme une cuisse ; elle se rend jusqu'à l'enseigne en néon rouge qui annonce le café « Chez Henri ». Plus loin, tout est noir. C'est probablement le bout du monde. L'homme marche, tête basse, entre deux murailles de maisons noires plus que la nuit et vieilles autant que le pavé craquelé, humide encore d'une pluie récente. Et toutes ces fenêtres condamnées, cette atmosphère épaisse et lourde d'arrière-automne, cette obscurité qu'on dirait poussiéreuse à peine déchirée par le néon rouge de « Chez Henri » et par un réverbère lointain, ah ! si lointain...

Il marche. Ses pas qu'il voudrait entendre gardent le silence. Le bruit en semble absorbé par l'asphalte au point qu'on croirait ne pouvoir l'écouter que sous terre. Il marche accompagné de ses pas muets.

Il voudrait imaginer aux maisons des yeux rieurs, des bouches sucrées, à tout le moins des jambes luxurieuses et des bras chaleureux. Mais elles ne montrent que grimaces. Fenêtres barricadées, maisons abandonnées. Ce ne sont que deux hautes murailles de maisons noires comme on en voit au cinéma.

Il marche, les épaules voûtées et la tête attirée vers la terre par un poids sans doute très lourd. Pesanteur d'une idée, d'un désir, peut-être du néant. Le réverbère tremble. Et « Chez Henri », au loin, éclaire à peine deux pieds de trottoir. Et la nuit est si sombre et si... il passe la main dans ses cheveux. Il marche, mais avec un pas on avance si peu...

Soudain on entend du piano, grêle et tristement gai, qui traîne un peu, étouffé par la lourdeur de l'air. Une porte claque et les notes rentrent dans la boîte à musique : c'est un client qui vient de sortir de « Chez Henri » et qui court à toutes jambes vers l'autre bout de la rue, à la quête du jour, vers la fin du monde, que sais-je ?

L'homme marche. Il s'approche d'une maison, s'arrête, frotte une allumette, fume une cigarette. La petite flamme grelotte, bien trop faible pour éclairer son visage. Et après tout, l'homme n'a peut-être pas de visage. L'allumette bleuit et s'éteint.

Il continue de marcher, les mains dans les poches. S'il levait la tête, il ne verrait dans l'étroite bande de ciel discernable entre les murailles de maisons, aucune lune, aucune étoile. Toute lumière existante s'est réfugiée dans le rouge sombre de l'annonce « Chez Henri » et dans le réverbère si faible et si lointain, ah ! si lointain...

Et, au bout de la rue, ce noir indéchiffrable... Il marche toujours. Il jette sa cigarette et continue sans même l'éteindre du pied. Il marche, mais on avance si peu, pas à pas. Il aura peut-être le temps de mourir avant d'atteindre le but. Par bonheur, il est probable qu'un ange le suit ou qu'une femme verte le précède. Tout est tellement possible.

« Chez Henri » se rapproche. Le néon fait des clins d'œil. L'homme marche, marche. Soudain il se met à courir. Interminablement. Il court pendant des siècles, il court à s'en rompre les jambes. Et ce bruit de sang qui bat, qui bat sous les tempes...

De sa main tendue il pourrait maintenant presque atteindre la porte du débit. Il touche la poignée de fer, ah ! si froide...

Il entre, s'assied à une table isolée et, la tête dans les mains, il se met à pleurer.

OH ! LA NEIGE . . .

*Oh ! la neige a recroquevillé
les chaumes de nos rendez-vous sylvestres,
nous n'exalterons plus l'ombre de nos idoles
sous les charmilles fleuries,
les saisons ont d'autres chansons.*

*Notre gaieté confondue décelait si tendrement
le dédale verdoyant de nos soifs parfumées
où se jouaient dans la nuit douce
les dieux de nos lèvres
et les lèvres de nos dieux.*

*Nous n'irons plus à même les étangs
boire au filtre lumineux de la lune
qui sertissait l'écrin de nos âmes,
parmi les saules discrètement ombragés,
les saisons ont d'autres émotions.*

*Oh ! la neige a blanchi la perruque
de nos fins jouets de miel,
et les rires couvent aux nids des givres roses,
mais les bosquets étonnés de cette caresse nouvelle,
se sont mis eux-mêmes à chanter !*

LUCIEN COLLIN

PURETÉ

*La neige est si blanche
si blanche
que je n'ose pas bouger.*

*Cette lumière dans les arbres
Les grandes têtes des arbres
dans les soirs et les soirs
et les pieds l'un après l'autre
qui tournent tournent en rond.*

*Oh ! terre, emporte mon délire
et vogue, galérien, vogue
vers Véga de la Lyre.*

PHILIPPE MATEAU

LIVRES REÇUS

par

Andrée MAILLET et Marc MONT

HUMANISME ET SURHUMANISME — Gabriel Rey — Hachette, Paris.

Voici le quatrième volume publié par Hachette dans la collection *Science et Pensée* dirigée par Ferdinand Alquié.

Gabriel Rey fait ici un parallèle extrêmement clair et succinct des deux attitudes fondamentales de l'esprit humain.

L'humanisme et le surhumanisme, nous dit-il, qui résultent d'un choix initial et essentiel plus affectif que rationnel, et qui sont d'abord des vues de l'homme dans le monde, sont aussi nécessairement des systèmes idéologiques complets, des philosophies opposées qui déterminent les pensées et les comportements humains.

Nous suivons avec l'auteur la naissance et le développement de ces deux courants d'idées à travers les âges et nous voyons à quels moments l'un a supplanté l'autre et comment le destin de l'époque en a été fixé.

Gabriel Rey nous montre en opposition constante l'esprit classique et l'esprit baroque, l'art classique et l'art baroque ; il nous explique aussi la conduite et le comportement de ceux qui suivent l'une ou l'autre des deux tendances.

De la Bible et des philosophes présocratiques jusqu'à Sartre et à Camus, **HUMANISME ET SURHUMANISME** présente une analyse profonde des maîtres de la pensée humaine.

Tous ceux qui font de la philosophie, qui s'intéressent à l'éthique et à l'esthétique trouveront un grand profit intellectuel à lire le bel ouvrage de Gabriel Rey.

A. M.

AU MILIEU, LA MONTAGNE — roman de Roger Viau — Éditions Beauchemin — Montréal.

On sait qu'il y a plusieurs sortes de romans : le roman de mœurs, le roman psychologique, le roman à thèse ; il y a le roman fantastique, le roman historique, le roman qui a un peu de tout ça et ainsi de suite.

On admet que tous les genres sont valables ; ce qui importe c'est que l'œuvre soit bien faite, qu'elle soit sincère, qu'elle apporte quelque chose de bon.

Je crois que l'ouvrage de Roger Viau est un roman de mœurs, un roman réaliste, qu'il est écrit avec toute la sincérité, toute l'exactitude et toute la correction qui convient à ce genre, et que, de plus, il provoque chez le lecteur un malaise en rapport avec la conscience sociale de ce dernier. Car sans qu'il soit ici question de thèse, le roman de Viau donne à réfléchir aussi fortement que le font ces petits films de champs de bataille, de sinistres divers, que nous voyons régulièrement passer sur l'écran, avec les actualités de la semaine.

Il me semble que la crise économique de 1930 est le personnage principal de *Au milieu, la montagne*. Elle est sans cesse évoquée ; elle enveloppe ceux qu'elle fait souffrir et ceux qui profitent d'elle. Elle augmente ou s'atténue selon les saisons. Une crise économique n'est-ce pas un personnage universel, toujours ici ou là dans l'actualité et qui sera toujours un sujet d'angoisse ? Au milieu de cette crise, la montagne, cet amas d'égoïsme et de préjugés qui existe partout et qu'un accident géographique concrétise à Montréal. Le roman n'a pas de héros, une héroïne seulement : Jacqueline, dont l'ambition justifiée et le courage s'effriteront au roc de cette montagne. Tous les autres personnages sont décrits, photographiés encore plus que peints, sont vus de l'extérieur et projetés devant nous avec une parfaite vérité.

Ceux qui aiment la vérité trouveront ici l'un de ses visages dont la contemplation est aussi nécessaire qu'elle est pénible.

Telle est l'impression que j'ai gardée de ce roman, impression qui s'est intensifiée avec l'hiver, tellement la détresse humaine toujours présente et dont nous sommes solidaires, lorsque son cri s'est glacé, figé dans l'inexorable froidure, me semble pitoyable et désespérée.

A. M.

CONTES POPULAIRES GASPÉSIENS — Carmen Roy — illustrations de Madeleine Laliberté — Fides — Montréal.

Dans une sorte d'avant-propos nous lisons que « ce livre n'est pas un ouvrage purement folklorique, ni un travail particulièrement litté-

raire », et plus loin que « son but ultime est de redorer l'imagination des petits et des plus grands, à qui manquent ces richesses d'autrefois ».

Quelques titres de ces contes rutilants : *La fée rouge*, *Les trois montagnes vitrées*, *Le serpent au teint vert*, sont assez évocateurs il me semble.

Bien que dénués de toutes prétentions littéraires, ces contes ont été réécrits dans le style candide sinon naïf, qui est exactement celui du conteur, où toute la poésie des archétypes a été préservée, où les images, les symboles et les thèmes sont offerts aux écrivains à la recherche de l'inspiration.

À la suite des Massicotte, des Barbeau etc., Carmen Roy vient de tirer de l'oubli des contes bien à nous, dont la lecture répétée donnera à ceux qui ne l'ont plus le goût du merveilleux. Illustrations vigoureuses de Madeleine Laliberté.

A. M.

INUK — R. P. Buliard, O.M.I. — Paris.

Ces quatre lettres, en langage esquimau signifient l'homme, l'homme par excellence, l'homme qui vit aux bords extrêmes de ce continent, sur la grande terre stérile du Nord. A cet homme, le père Buliard vient de consacrer un livre, un ouvrage vivant qui coule comme le meilleur roman d'aventures. Mais les aventures que nous narre le père Buliard sont vraies. Il les a vécues au milieu des esquimaux, habitant leurs blanches ruches de glaces, se nourrissant avec eux de poisson gelé ou de caribou cru, chassant avec eux, pêchant aussi, et, comme les pêcheurs de Galilée, à qui le Maître commandait de jeter non seulement le filet sur les poissons, mais sur les hommes aussi, poursuivant dans les solitudes glacées et rébarbatives le dur travail des évangélistes.

Parce qu'il est écrit « du dedans », ce livre ne ressemble ni à une œuvre de romancier, ni à une œuvre d'ethnologue. Il nous montre sans faiblesse mais avec une grande générosité un peuple oublié à qui Dieu a voulu envoyer des témoins de qualité de la trempe du père Buliard et des autres oblats qui se sont faits esquimaux parmi les esquimaux.

Un des passages les plus étonnants de ce livre décrit la lutte au couteau, parfois mesquine, que se livrent missionnaires catholiques et pasteurs anglicans.

M. M.

L'OMBRE SUR LE BONHEUR — Roman par Adrienne Maillet — Granger Frères, Montréal.

La littérature d'évasion n'est pas toujours celle qu'on croit. Ce n'est pas toujours celle qui s'attache à faire vivre des personnages d'élite dans des décors enchantés, parmi les palmes d'Hawaï ou sous les lambris d'or des palais maharajahesques. La littérature d'évasion nous la trouvons vraiment dans l'œuvre de Mlle Adrienne Maillet qui a le don de faire vivre une vraie famille choisie simplement dans une maison de Montréal, une famille sans autre histoire que l'histoire de tous les jours, embellie par la pratique de l'amour conjugal, de la tendresse filiale, de la générosité, du désir d'être meilleure. Voilà qui nous émeut, nous atteint au cœur peut-être mieux que les récits rocambolesques se déroulant sous les tropiques étranges de la géographie ou de l'histoire. Le roman d'Alain Mérole et de Christine Rollet nous conduit dans un monde clair et rafraîchissant, voilà où est l'évasion ; et ce ne sont pas les intrigues perfides de la famille Mérole, s'interposant par intolérance dans le bonheur des fiancés, qui peuvent nous inquiéter ; nous savons que l'optimisme de Mlle Maillet veut que la vertu triomphe et que la méchanceté s'amende. Un vilain personnage a dit un jour qu'il ne pensait pas que l'on pût faire de la bonne littérature avec de bons sentiments, il ajoutait même que dans toute œuvre, un peu de satanisme était nécessaire pour faire une œuvre qui fût valable. Quelle sage riposte donne l'auteur de « L'Ombre sur le bonheur » à cette affirmation .

M. M.



LES REVUES

QUI? — Revue trimestrielle.

À l'occasion du centenaire de Guillaume Couture, Romain Gour a dédié le premier numéro du volume III à « notre premier classique ».

Il était temps de redonner au compositeur canadien-français, la première place qui lui revient de droit. Cinq hors-textes, dont une amusante caricature de Frost illustrent cet important numéro de *Qui?*

Romain Gour veut sortir de l'oubli les hommes et les femmes dont le talent et le travail ont fait honneur au Canada ; c'est pourquoi il a fondé la revue *Qui?* consacrée aux biographies de nos artistes et de nos écrivains disparus. Les biographies, écrites avec minutie, avec ferveur, sont un apport extrêmement important à l'histoire de nos Beaux-Arts. Le gouvernement de la Province de Québec reconnaît cet apport et aide la revue de Romain Gour le plus qu'il le peut, étant donné les demandes dont il est l'objet. Néanmoins cet encouragement de notre Province n'est pas suffisant pour qu'une revue vive. La bonne volonté du public lecteur lui est indispensable.

Romain Gour, ce véritable esthète dont la modestie et l'amour de l'art ne sont pas assez reconnus, devra-t-il continuer seul jusqu'à l'épuisement, son œuvre admirable?

Faudra-t-il qu'une autre revue disparaisse? Nous ne sommes pourtant pas nombreuses à lutter contre la vulgarité et contre la mécanisation de l'esprit. Les difficultés rencontrées jusqu'à présent par Romain Gour, décourageraient un homme moins obstiné dans la voie de son idéal.

Qui? est une belle revue. Ne la laissons pas mourir.

A. M.